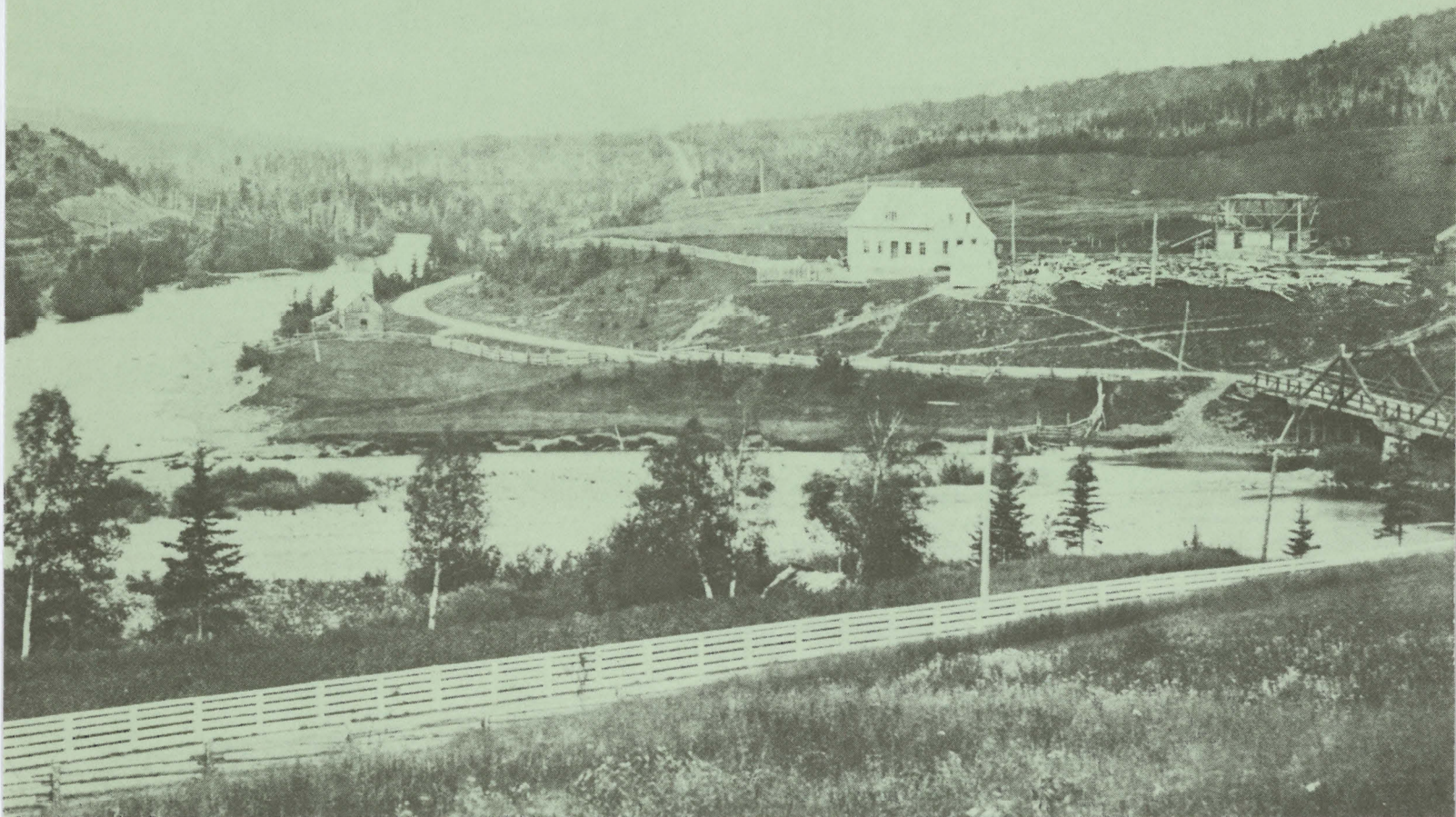


revue d'histoire du bas saint-laurent



Vol. III

No. 2

Novembre 1976

LA VALLÉE DE LA MATAPÉDIA :

- Arthur Buies et la colonisation
- Val-Brillant, un village forestier

revue d'histoire du bas saint-laurent

revue publiée
par
la Société d'Histoire
du Bas Saint-Laurent
60 ouest, rue de l'Evêché
Rimouski.

président
vice-présidents

Jean-yves Leblond
Noël Bélanger
Antonio Lechasseur
Marie-Anne Caron
Germain Thériault
Paul Larocque
Joseph-Marie Levasseur
Guy Massicotte

secrétaire
trésorier
directeurs

comité
de rédaction
de la revue

Noël Bélanger
Paul Larocque
Joseph-M. Levasseur
Guy Massicotte

novembre 1976 volume III numéro 2

SOMMAIRE

éditorial: La mise en valeur d'un héritage Noël Bélanger	2
La petite histoire de l'électricité dans le Bas Saint-Laurent. Le résultat d'une volonté sans concession Jean-Marie Pelletier, Ghislain Michaud et Jacques Lavoie	3 à 10
La pêche morutière en Gaspésie en 1931 Paul Larocque	11 à 13
Arthur Buies et l'état de la colonisation de la vallée de la Matapédia à la fin du XIXe siècle Antonio Lechasseur	14 à 17
L'avenir économique de la région de Rimouski Guy Massicotte	18 à 20
Val-Brillant: La colonisation d'un territoire par l'exploitation forestière Gabriel Auclair	21 à 23
Dans nos maisons d'enseignement: Une thèse sur Le Progrès du Golfe L'histoire au 1er cycle au secondaire	24 à 25
Textes d'histoire régionale: Le Rocher Percé Toussaint Cartier	26 à 28

Dépôts légaux: Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

GESTE ELOQUENT DE L'HYDRO-QUEBEC

Le présent numéro est entièrement défrayé par l'Hydro-Québec (région Matapédia). Par ce geste, cet organisme manifeste une fois de plus ses préoccupations socio-culturelles et son souci de développer le milieu, comme l'indique avec éloquence l'histoire de cette société, telle que racontée par trois des principaux collaborateurs de M. Christian Girard, responsable des relations publiques à l'Hydro-Québec. La compétence de cette équipe n'a d'égale que sa parfaite courtoisie. Nous sommes heureux de leur rendre ce témoignage public, en les assurant de notre vive reconnaissance.

* Réédition

Lors de son assemblée du 28 octobre dernier, l'Exécutif de la Société d'Histoire décidait de rééditer les numéros 1 et 3 du volume premier de la **Revue**, épuisés depuis longtemps. On peut se les procurer au Siège Social de la Société d'Histoire, Collège de Rimouski, au prix de \$3.00 l'exemplaire.

* Réunion générale annuelle

Le mardi, 30 novembre prochain, se tiendra au Musée régional de Rimouski, la réunion générale annuelle des membres de la Société d'Histoire du Bas Saint-Laurent. Tous les abonnés à la **Revue** sont membres de la Société et sont donc invités.

A l'ordre du jour:

- le rapport des membres de l'Exécutif de la Société
- le projets de la Société
- les élections

Un responsable du Patrimoine national viendra rencontrer les membres de la Société pour les entretenir des problèmes culturels particuliers à notre région.

* Thème majeur du prochain numéro

La prochaine livraison, qui vous parviendra peu après les Fêtes, sera consacrée aux **transports** dans le Bas Saint-Laurent. Les grandes voies de pénétration du territoire (le Grand Portage, les chemins Taché et Kempt), le chemin de fer, la variété des moyens utilisés pour vaincre les distances selon les saisons, voilà autant de sujets que des collaborateurs de qualité viendront décrire et illustrer pour nos lecteurs. C'est un numéro à surveiller!

La mise en valeur d'un héritage

En juin 1976, le gouvernement du Québec désirait éveiller la conscience de tous les citoyens "aux valeurs qui constituent l'essence même des origines de notre civilisation nord-américaine [1]". Dans ce but, l'Etat québécois proclamait une Semaine du Patrimoine, qui se tint du 20 au 27 juin.

Lorsqu'on parle du patrimoine, on est peut-être enclin à songer spontanément aux meubles anciens, aux vieilles maisons abandonnées, à des objets d'art bien disposés dans nos musées, etc. Le patrimoine, c'est beaucoup plus que cela. C'est, en quelque sorte, "un héritage qui témoigne du savoir-vivre de nos ancêtres. Ce terme n'a pratiquement pas de limite dans le temps ni dans l'espace, il s'applique aussi bien à nos parents qu'à nos arrière grands-parents, à leur façon de vivre, de travailler, d'aménager leur environnement, de prier, de se divertir, de se loger [2]".

Notre propos n'est pas de dresser le bilan de cette Semaine dans la région du Bas Saint-Laurent. Au delà de toutes les manifestations plus ou moins officielles qui s'inscrivaient à l'intérieur de cette courte période, nous aimerions signaler ici, parmi bien d'autres, quatre événements qui illustrent, chacun à sa façon, la valeur que l'on attache à l'héritage des ancêtres.

Du 23 au 27 juin dernier, la paroisse de Notre-Dame du Sacré-Coeur couronnait une année de célébrations reliées à son centenaire. L'événement nous a valu une intéressante monographie qui a révélé à plusieurs que l'histoire trouvait son expression la plus juste et la plus vivante dans la connaissance d'un héritage matériel autant que spirituel. Pour leur part, avec des ressources beaucoup plus limitées, les citoyens de Saint-Michel de Squatec ont célébré à leur façon le cinquantenaire de l'érection canonique de leur paroisse. Une modeste monographie gardera vivants les souvenirs évoqués au cours de la première semaine de septembre dernier. Il est émouvant de se rappeler les travaux des pionniers, parmi lesquels se détachent ceux d'un héros quasi-légendaire, M. Joseph Viel, un défricheur d'une trempe peu commune. On ne voit pas tous les jours un colon créé Chevalier de l'Ordre de St-Grégoire par le Pape. . . Et comment ne pas vouloir suivre sur la ligne de front les valeureux défenseurs d'un sol que projetait d'inonder une multinationale avide de profits et oublieuse des sueurs d'une population courageuse qui croyait à son patrimoine. . .

Demeurons encore un moment dans la même région et associons au nom de Squatec celui de Cabano. Bien des facteurs expliquent la célébrité mondiale de cette municipalité: la gloire militaire de l'un de ses fils et la réalisation d'une cartonnerie "populaire" ont révélé au monde entier des exemples de courage de vouloir-vivre assez étonnants. Le 25 septembre dernier, la population locale participait, dans les murs reconstitués du Fort Ingall, à l'inauguration officielle d'une exposition sur la vie et les réalisations du naturaliste et écrivain Grey Owl. La "Revue d'histoire du Bas Saint-Laurent"[3] avait déjà fait connaître à ses lecteurs cet étonnant personnage qui sut si bien parler et écrire sur la flore, la faune et les habitants de cette région du Témiscouata. A notre avis, cette exposition à laquelle la population locale a largement contribué, en particulier par ses témoignages oraux, constitue un bel exemple de récupération du patrimoine et de mise en valeur des ressources culturelles du milieu. Qui ne voit là un outil pédagogique appréciable pour la connaissance du monde témiscouatain des années 1930?

Signalons enfin la tenue récente [16 octobre 1976] d'une journée d'études sur les "archives" et la "documentation" de l'Est du Québec à l'Université du Québec à Rimouski. Résultat d'une collaboration entre l'Université et l'Association des Archivistes du Québec, la réunion avait pour but de faire le point sur l'état des archives et de la documentation à travers la région. Beaucoup de travail reste à faire, on s'en doute bien, pour seconder l'initiative privée qui, à peu près seule jusqu'ici, s'est efforcée de conserver et de mettre en ordre les "matériaux" de l'histoire. Cette journée de mise en commun des renseignements concernant les ressources documentaires du milieu a aussi donné lieu à une démonstration du système d'information élaboré par une équipe de professeurs du Département des Lettres et Sciences humaines et de conseillers de la Bibliothèque de l'UQAR. Il s'agit d'une bibliographie informatisée d'environ 4,000 titres de volumes, brochures, articles de revue, etc., concernant la région économique no 1 [Est du Québec]. Voilà donc enfin un outil précieux, facilement accessible aux chercheurs, résultat de 14 mois de travail et d'importants investissements matériels et humains.

Les quelques exemples qui précèdent ont en commun un trait particulier: une volonté bien arrêtée de mettre en valeur l'héritage du passé. En outre, ils nous enseignent avec éloquence que le patrimoine est l'affaire de chacun, à la condition d'être animé par le respect et la fierté.

noël bélanger, directeur

1- Lettre de M. Gérard Barbin, sous-ministre des Affaires culturelles, le 14 avril 1976.
2- Document de M. Michel Cauchon, directeur de l'Inventaire des biens culturels, p. 1.
3- Vol. 1, no 3, décembre 1974, p. 26-28.



La petite histoire de l'électricité dans le Bas St-Laurent

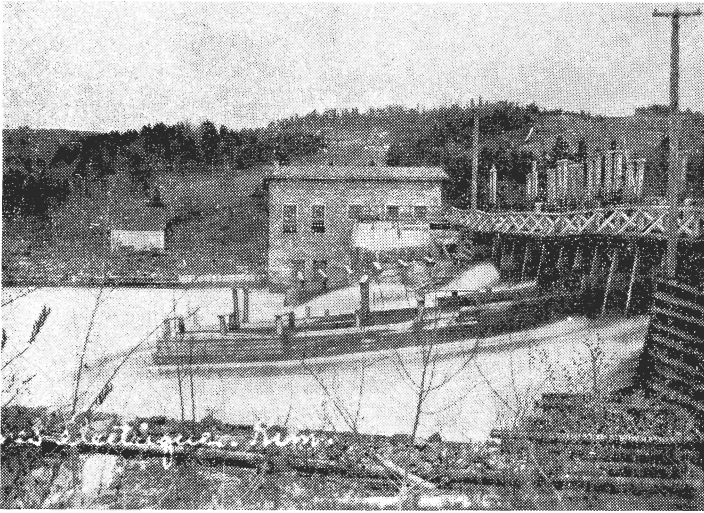
Le résultat d'une volonté sans concessions

L'électricité dans la région du Bas Saint-Laurent est un phénomène encore relativement jeune. En retracer la courte histoire, c'est faire un bilan des différentes initiatives personnelles qui ont mené à la création de plusieurs coopératives et compagnies qui, dans chacun des secteurs, ont surmonté bien des difficultés afin de fournir le service de l'électricité.

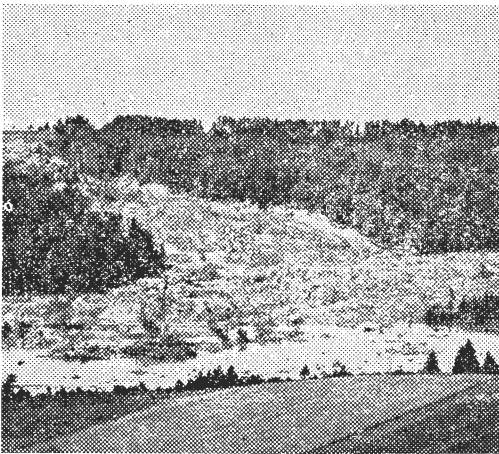
Cette histoire, en fait, est marquée par trois périodes qui en résument assez bien l'évolution: — 1901-1919: naissance des différentes coopératives à la suite d'initiatives privées ou d'initiatives publiques encouragées par l'Office d'Électrification Rurale; 1922: naissance de la compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent; 1963: mandat provincial confié à l'Hydro-Québec.

Ces trois étapes reflètent en somme un demi-siècle d'efforts constants pour doter la région d'un réseau électrique efficace, en accord avec les besoins de chacune des périodes concernées. Si, avec les années, le Bas Saint-Laurent a connu un essor considérable en grande partie attribuable au secteur électrique, il le doit à ces hommes qui ont su faire profiter la région des bienfaits de l'électrification.

Collaboration: Jean-Marie Pelletier.
Ghislain Michaud.
Jacques Lavoie.

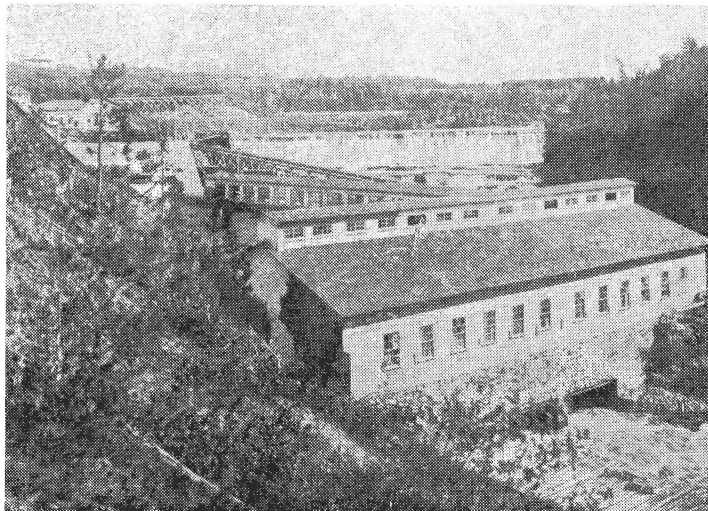


1



2

3



1901-1919 : début difficile

Un fait intéressant à remarquer dans cette évolution a été l'établissement de ce service par secteurs de la région. Le premier à être touché fut le centre, soit Rimouski, où l'implantation débute en 1895 quand le conseil de ville autorise le Dr Fiset à poser des poteaux et des fils dans les rues pour l'éclairage. Rien ne se fait et quatre ans plus tard, on accorde ce privilège à un nommé Bender, ingénieur civil; mais ce n'est qu'en 1901 que sera fondée la Compagnie électrique de Rimouski par Michel Ringuette. Un an plus tard, les premières lumières éclairent la ville en vertu d'un contrat de cinq ans conclu entre la ville et la nouvelle compagnie. Ringuette avait installé une première génératrice au moulin à farine de Joseph Labrie situé tout près du moulin à bardeaux sur la rivière Rimouski à environ deux milles et demi de son embouchure.

En 1905, le Crédit Municipal rachète les installations de la Compagnie Electrique de Rimouski, qu'elle s'engage à "parachever pour porter leur capacité à plus du double."

On réussit alors à alimenter un réseau d'éclairage couvrant Rimouski, Sacré-Coeur et Bic, en plus d'une faible production pour fins industrielle et domestique. Ce système fonctionnera jusqu'en 1912 alors que la compagnie décide d'acheter tout l'établissement de Joseph Labrie, soit le pouvoir d'eau, le moulin à farine et le moulin à scie. On y construit alors une nouvelle usine sur la rive droite de la rivière. Ainsi naissait l'Usine Electrique de Rimouski. Quoique supérieure à l'ancienne installation, elle s'avère bientôt insuffisante surtout en période de basses eaux.

- 1 C'est en 1901 que M. Michel Ringuette installa au nord de la rivière, sur le site des Eboulis, le premier "pouvoir" électrique de Rimouski, qui passa aux mains du Crédit Municipal Canadien en 1905. En 1912, on vit disparaître le grand pont de bois qui franchissait la rivière et s'ériger sur la rive sud, à la place du moulin à farine, la bâtisse qui abrita pendant 10 ans la nouvelle installation électrique du Crédit Municipal Canadien.
- 2 Les 3 et 5 août 1951, des affaissements de terrain qui se produisirent sur la rive gauche de la rivière Rimouski, à deux milles et demi en amont de l'embouchure, causaient de sérieux dégâts, inondant et recouvrant de glaise l'ancienne usine électrique du Crédit Municipal Canadien. On fit sauter le barrage pour aider à régulariser le cours de l'eau.
- 3 De 1902 à 1927, la Price Porritt Pulp and Paper tirait l'énergie nécessaire pour actionner les machines de sa fabrique de pâte à papier de Rimouski des 2,700 c.v. fournis par le pouvoir d'eau de la chute maintenant connue sous l'appellation de "la Pulpe". Un "pouvoir électrique" était installé à cet endroit en 1929.

Pendant ce temps, le mouvement s'étend aux autres localités et chaque année voit poindre une nouvelle coopérative ou une nouvelle compagnie. Ce fut d'abord, en 1909, M. Joseph Roy de Rivière-Blanche qui fournit l'éclairage de rues et le service aux foyers de cette localité.

La ville d'Amqui devait bientôt emboîter le pas et en 1910 plusieurs citoyens, dont M. J.-A. Brillant, fondaient la Compagnie Electrique d'Amqui qui érigeait, un an plus tard, une centrale hédroélectrique sur la rivière Matapédia. Le réseau desservira bientôt Lac-au-Saumon, Saint-Léon Le Grand, Val-Brillant et Sayabec et fournira aussi l'énergie au moulin à farine qu'exploitait la Compagnie Electrique d'Amqui et à une usine de rabotage. En 1921, la Compagnie lance une série d'obligations de \$60,000 afin de suppléer au retard des souscriptions.

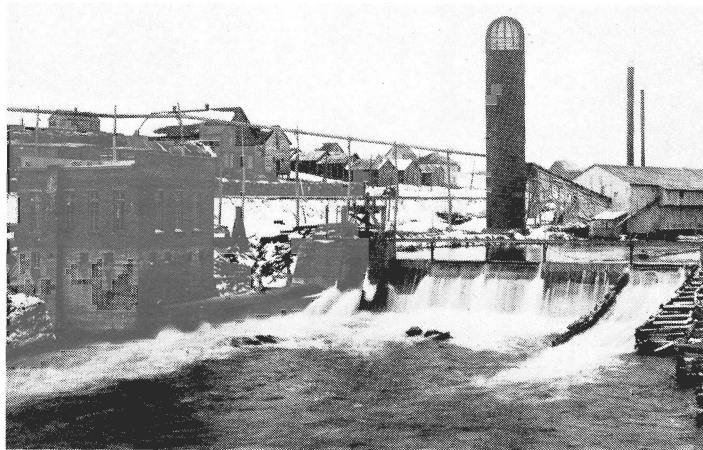
En 1915, c'est au tour de Mont-Joli à bénéficier de l'électricité grâce à la Compagnie Rouleau qui possédait une génératrice de 30 kilowatts mue par un moteur à gaz. On dessert alors les domiciles, les magasins et l'éclairage de rues en plus de fournir l'énergie à la Fonderie Rouleau. L'installation se montre vite insuffisante en raison surtout de l'importance du terminus divisionnaire de chemin de fer.

Le mouvement atteint bientôt l'extrémité ouest du Bas Saint-Laurent où, en 1917, la Compagnie Electrique de Trois-Pistoles, fondée par M. Antonio Bernier, dote cet endroit d'un service d'éclairage dont la ville se porte acquéreur en 1920. Le système s'avère très coûteux à exploiter et la ville ne réussira jamais à rendre l'affaire viable.

C'est à un meunier, M. Eugène Côté, que l'Isle-Verte doit l'apparition de l'électricité en 1917. Celui-ci ajoutait alors une génératrice de 30 KW à son moulin et construisait un réseau de distribution dans les rues du village. En dépit de grandes difficultés d'opération, il réussit à maintenir son service pendant 11 ans.

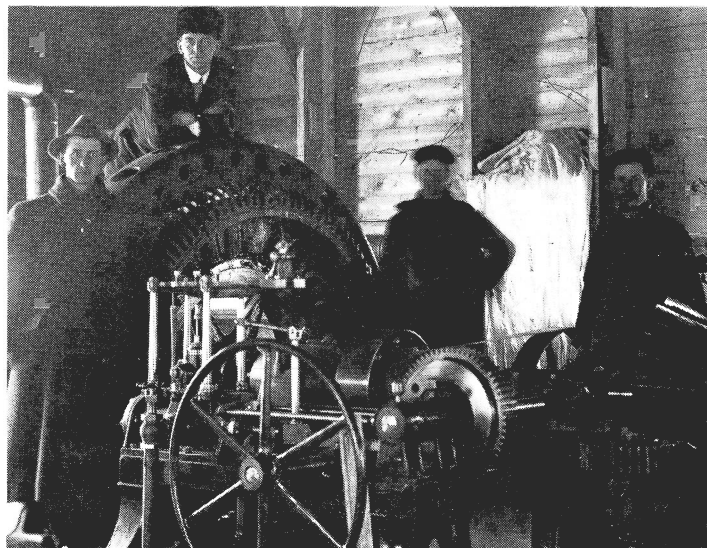
L'année 1919 marque l'apparition de l'électricité dans deux autres villes, soit Cabano et Matane. A Cabano, c'est par l'entremise de la Compagnie Electrique de Cabano qu'est fourni le service grâce à une génératrice de 30 KW fonctionnant à l'huile, ce qui rendait l'opération très dispendieuse. Comme ailleurs, l'installation devient vite insuffisante et on doit refuser des clients industriels. A Matane, la Compagnie Price qui exploitait une scierie, installa la même année l'éclairage électrique à l'intérieur de ses bâtisses, et à son quai de chargement situé en face de l'église de Matane. Sur le parcours de ses lignes, elle fournit aussi l'électricité à un certain nombre de ses employés jusqu'en 1923.

Ainsi, se termine la première page de l'histoire de l'électricité dans notre région, soit celle des petites entreprises pionnières. Cette période fut caractérisée entre autres par les grandes difficultés que ces compagnies ont rencontrées en cours de route tant au niveau des coûts d'opération très élevés qu'au niveau du manque de ressources financières. De plus, les installations se sont vite avérées insuffisantes en raison du peu de puissance des machines employées, des faibles possibilités des cours d'eau exploités et surtout en raison de la clientèle, qui, tout en augmentant, s'est montrée de plus en plus exigeante sur la quantité et la qualité du service.



La rivière Matapédia n'offrait aucune possibilité hydraulique hors l'installation à la sortie du lac Matapédia, à Amqui, où M. Brillant et un groupe de citoyens du même endroit édifiaient, en 1911, une centrale hydroélectrique d'une puissance de 200 chevaux-vapeur.

Installée en 1911, la génératrice de l'usine d'Amqui marque une étape importante de l'électrification et de l'extension du réseau de distribution régional. Au départ, la Compagnie Electrique d'Amqui construit un réseau de distribution dans le village d'Amqui: elle l'étend par la suite jusqu'au Lac-au-Saumon, à Saint-Léon-le-Grand, à Val-Brillant et à Sayabec. Elle fournit l'éclairage des rues dans ces villages, à l'exception de Lac-au-Saumon et Sayabec. Elle distribue de la force motrice au moulin à farine établi par elle-même et à l'usine de rabotage exploitée par D.-N. Dubé.



PRINCIPALES DATES DE L'HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ

- 1895: Autorisation accordée au Dr Fiset de Rimouski de poser des poteaux et des fils dans les rues pour l'éclairage.
- 1901: Fondation de la Compagnie d'Électricité de Rimouski
- 1905: Achat de la Compagnie d'Électricité de Rimouski par le Crédit Municipal Canadien.
- 1909: Apparition du service électrique à Rivière-Blanche.
- 1910: Fondation de la Compagnie Électrique d'Amqui.
- 1911: Construction d'une centrale hydro-électrique sur la rivière Matapédia.
- 1912: Erection sur la rive sud de la bâtisse qui abrita pendant 10 ans la nouvelle installation électrique du Crédit Municipal Canadien.
- 1913: Achat du réseau électrique de Rivière-Blanche par la Compagnie Roy.
- 1915: Création d'un service électrique à Mont-Joli par la Compagnie Rouleau.
- 1917: Fondation de la Compagnie électrique de Trois-Pistoles par Antonio Bernier.
Installation par Eugène Côté d'une génératrice de 30 KW à son moulin et construction d'un réseau de distribution à l'Isle-Verte.
- 1919: Naissance de la Compagnie Électrique de Cabano.
Instauration à Matane d'un réseau électrique par l'intermédiaire de la Compagnie Price.
- 1920: Acquisition par le village de Trois-Pistoles de la compagnie d'électricité fondée par M. Bernier.
- 1922: Fondation de la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent.
- 1923: Installation d'une première génératrice à l'usine de la rivière Métis.
Achat des compagnies électriques de la région par la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent.
- 1924: Construction à la sortie du Lac Métis inférieur par la Commission des Eaux Courantes d'un barrage-réservoir visant à contrôler l'élévation du niveau d'eau.
Construction d'une ligne à 66,000 volts reliant Métis à Campbellton.
- 1926: Affiliation de la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent à la Central Public Service Corporation de Chicago, à la suite de difficultés financières.
- 1927: Acquisition de la Compagnie Électrique de Cabano par la Lower Saint-Lawrence Construction Company et extension du territoire vers le sud du Témiscouata.
- 1930: Mise en service d'une deuxième génératrice à l'usine de la rivière Métis.
- 1944: Création de l'Hydro-Québec.
- 1947: Mise en service d'une seconde centrale sur la rivière Métis.
- 1948: Intégration du secteur Témiscouata au réseau régional, mettant fin de la sorte aux importations d'énergie en provenance du Maine.
- 1954: Fin de l'installation et mise en service des câbles sous-marins entre Baie-Comeau et Les Boules.
- 1959: Achat et utilisation de 11 génératrices mobiles à Les Boules, devant l'inefficacité des câbles sous-marins.
- 1960: Construction à Les Boules d'une centrale thermique contenant six groupes générateurs de 6,000 kW chacun.
- 1962: Début de la construction d'une ligne de transport à 230 kV entre Lévis et Les Boules.
- 1963: Nationalisation de huit compagnies électriques de la province par l'Hydro-Québec.
- 1966: Instauration de nouvelles structures administratives à l'Hydro-Québec et formation de la région Matapédia.

1922 : Un effort d'unification

L'année 1922 allait particulièrement marquer l'histoire de l'électrification de notre région. En effet, c'est durant cette année qu'un résident de la région, M. Jules-A. Brillant qui avait fondé, on se le rappelle, la Compagnie Électrique d'Amqui, prend les choses en main et songe à unifier les différents réseaux de la région sous le chapeau d'une seule et même compagnie. Il se met donc à la recherche de nouveaux emplacements pouvant permettre la production d'énergie électrique en quantité suffisante pour répondre aux besoins de la population.

Il s'intéresse alors à l'achat d'une chute située sur la rivière Métis et propriété de Mme Robert Reford, de qui il avait obtenu une option d'achat quelques mois auparavant. Cette chute représentait alors la meilleure possibilité qu'offrait la région au point de vue production d'énergie, car avec une hauteur de 116 pieds, on prévoyait en tirer une force constante de 15,000 cv.

Suite à cet achat, M. Brillant fondait la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent. Il possédait alors les fonds nécessaires à la construction de l'usine de départ et déjà des contrats l'engageaient à assurer le service aux régions avoisinantes. En 1924, la Commission des Eaux Courantes débute à son tour la construction du barrage-réservoir visant à régulariser le débit d'eau à l'usine.

Très tôt, cependant, la nouvelle compagnie se heurte à l'obstacle majeur que toutes les autres compagnies avaient rencontré: le manque de ressources financières. Pour répondre aux besoins de départ qui se chiffraient à \$1,100,000, les administrateurs émirent deux séries d'obligations, soit une de \$750,000 à 7% sur le marché américain et une autre de \$350,000 à 8% qu'ils espéraient vendre dans la région. Le résultat de la vente régionale: \$45,000, est des plus décevants. Les autres obligations n'ayant pas trouvé preneur seront vendues à Montréal, à Toronto et sur le marché américain.

Au printemps 1923, on peut finalement procéder à l'installation d'une première génératrice d'une puissance de 2,750 kW à l'usine de la rivière Métis. Un nouveau flot de lumière fait son apparition à Rimouski à la grande satisfaction de la population.

Du même coup, la Compagnie effectue l'achat des réseaux des Compagnies Électriques d'Amqui, du Crédit Municipal de Rimouski, des Compagnies Roy de Rivière-Blanche, Rouleau Ltée de Mont-Joli et Price de Matane. Une ligne de transport sera d'ailleurs construite la même année de l'usine vers Rimouski et Matane, alors qu'Amqui est toujours alimentée par l'usine de la rivière Matapédia.

Première statistique de la Compagnie: à la fin de 1923, elle compte 2,135 abonnés desservis par une centaine de milles de lignes. Elle n'utilise alors que 21% de la capacité de génération de ses installations.

En 1924, un nouveau défi se pose à la compagnie naissante, lorsque la ville de Campbellton demande à être desservie, ce qui exige la construction d'une ligne de transport sur pylônes d'acier à 66,000 volts reliant Métis à Campbellton. Pour ce faire, une nouvelle compagnie est fondée, filiale de la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent, la Matapédia Valley Light & Power Company Limited au nom de laquelle on émet une nouvelle série d'obligations de l'ordre de \$350,000, portant intérêt à 6½% et vendues, cette fois, en majorité en Ontario et au Nouveau-Brunswick.

Les difficultés sont cependant loin de s'aplanir du côté financier. Un nouvel emprunt de \$108,000 au taux de 7% portant sur l'hypothèque générale de 1925-26 viendra aider temporairement la Compagnie à respecter ses obligations pressantes. Mais les revenus ne peuvent suffire aux frais d'exploitation et aux intérêts si bien qu'on se retrouve en

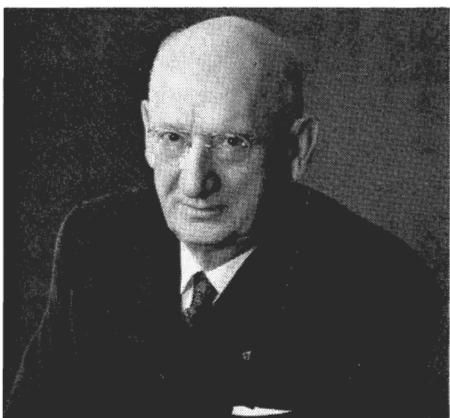
1927 dans l'impossibilité de payer le 8% sur la seconde hypothèque contractée en 1924.

Il faut à la compagnie, pour assurer sa survie, trouver de nouveaux débouchés pour le potentiel non-utilisé de la centrale, donc agrandir son territoire et augmenter sa clientèle. Mais, pour cela, de nouveaux capitaux sont nécessaires.

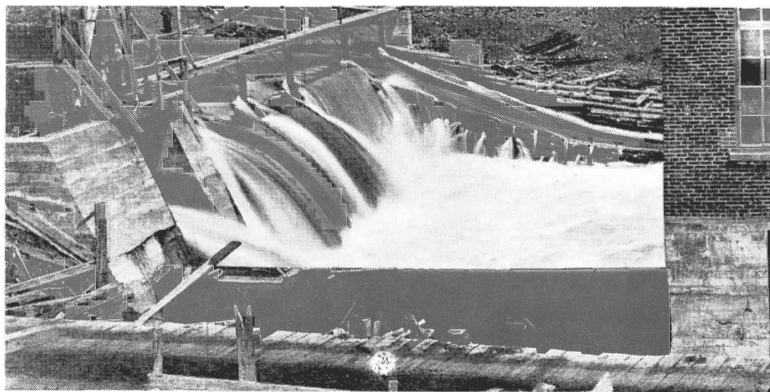
Une solution allait s'offrir aux administrateurs: en effet, en 1926, une compagnie américaine, La Central Public Service Corporation de Chicago, après une étude des activités de la compagnie décide de la prendre en charge et d'en faire une de ses filiales. M. Brillant en sera le gérant local.

Ceci permet à la compagnie, dans l'immédiat, de donner suite à ses projets d'expansion. Aussi, après avoir mis sur pied une nouvelle compagnie, la Lower Saint-Lawrence Construction Company, on entreprend d'étendre le réseau à Trois-Pistoles et à l'Isle-Verte. En 1927, on se porte acquéreur de la Compagnie Electrique de Cabano et on pousse vers le sud du Témiscouata, alimenté par des achats d'énergie du Maine. Devant cet état de fait, on doit penser à installer une nouvelle génératrice à la centrale de Price pour répondre à l'accroissement des besoins. Celle-ci a maintenant une puissance installée de 7,150 kW.

Cette nouvelle situation dure jusqu'en 1932. La crise sévit déjà avec rigueur. Etant une subsidiaire d'une compagnie américaine, la Compagnie de Pouvoir souffre énormément de cette crise surtout que la Central Service se trouve en sérieuses difficultés. Elle se voit obligée de confier l'administration de ses intérêts canadiens à une autre compagnie, la Stone & Webster Service Corporation de New-York qui éprouvera elle aussi des difficultés.



Pionnier de l'électricité dans le milieu, l'honorable Jules-A. Brillant devait gérer la Compagnie Electrique d'Amqui jusqu'en 1922, avant de fonder la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent en 1923.

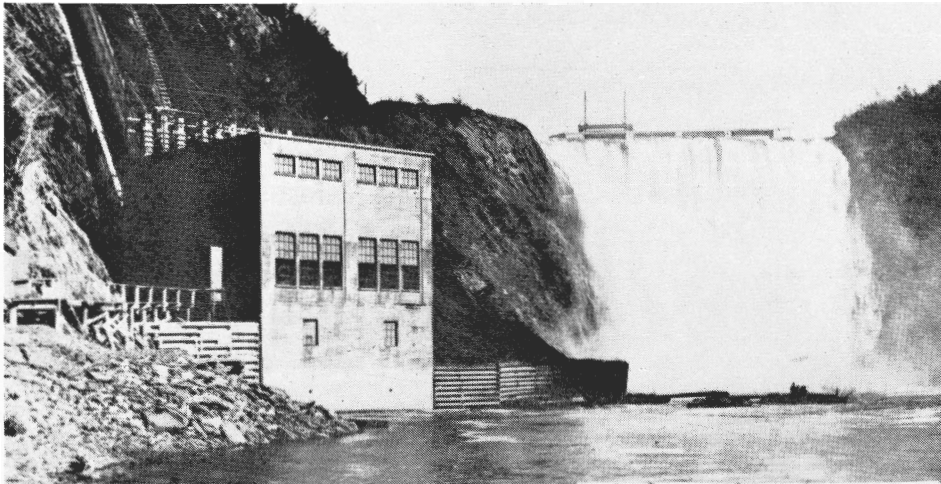


Dès avril 1911, la Compagnie Electrique d'Amqui édifie une centrale hydroélectrique d'une puissance de 200 chevaux-vapeur sur la rivière Matapédia et construit un réseau de distribution dans le village d'Amqui.

LA COMPAGNIE ELECTRIQUE D'AMQUI

Liste des actionnaires au 28 février 1918

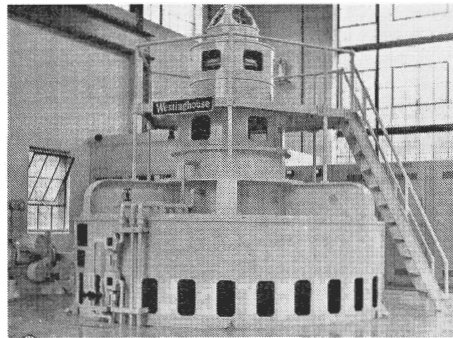
Alfred Auger, Quebec	1	Garon, J.E., Causapsal	1
Brochu Marcel, Amqui	1	Héli Clovis, Sayabec	1
Beaulieu T.M., Amqui	2	Jalbert Louis, Amqui	1
Brochu Léonard, Amqui	5	Jacques Moise, St-Léon-le-G.	1
Belzil, L.G., Amqui	1	Jacques Alfred, St-Léon-le-G.	1
Beaulieu Rémi, Amqui	1	Lynch & Fournier, Anderson N.B.	1
Belzil Paul, Amqui	1	Lavoie, Mme Ve J.R., Amqui	3
Brillant, J.A., Amqui	26	Levesque Philadelphie, Amqui	1
Bellavance Jos, Amqui	1	Langlois Arthur, Amqui	1
Bouillon Rév. A, Lac-au-Saumon	1	Langlois, Mme Art., Amqui	1
Bouillon, Mlle Olympe, Lac-au-Saumon	1	Landry Alph. & Fils, Lac-au-Saumon	3
Bérubé, Narcisse, Lac-au-Saumon	1	Lavoie Alphonse, Lac-au-Saumon	1
Bélanger Ls, Mont-Joli	1	Lavoie Didier, Lac-au-Saumon	1
Brassard Jos, Causapsal	1	Lefrançois Louis, St-Léon-le-G.	1
Belzile, Révérend Z., Causapsal	1	Laforest Arthur, St-Léon-le-G.	1
Caron, Révérend N., Amqui	2	Langlois Chs J.P., Québec	1
Caron N., Amqui	25	Landry, A.C., Mont-Joli	1
Côté François, Lac-au-Saumon	1	Levesque Isidore, Ste-Florence	1
Castonguay, M.E., Lac-au-Saumon	1	Lavoie Philiat, Causapsal	1
Charette, Arthur, Lac-au-Saumon	1	Morneau Antoine, Amqui	1
Charron, E.A., St-Chas. Belle	1	Mercier Alfred, Amqui	1
Côté, S.Z., Rimouski	1	Michaud Elzéar, Lac-au-Saumon	1
Chouinard Gaudiose, Adn. Siding	1	Marcheterre J.-Alf., Sayabec	1
Chouinard Louis, Causapsal	1	Morissette, J.E., Ste-Florence	1
Dubé, L.P., Amqui	1	Morin Léonce-D., Causapsal	1
Desbiens, J.A., Amqui	32	Moreault Zénon, Causapsal	1
Dubé, D.N., Amqui	32	Poirier Alph. & Co., Amqui	1
Dionne, G.L., Amqui	30	Pouliot L.A., Amqui	15
Dionne Xavier, Amqui	1	Poitras Nap., Amqui	2
Dionne, Mme Fer., Sayabec	1	Paradis Anthime, Amqui	1
Doran Léopold, Amqui	2	Pérusse J.N., Amqui	2
Dionne Désiré, Amqui	2	Poitras Xavier, Lac-au-Saumon	1
Damour Alphonse, Amqui	1	Pelletier Léonidas, Amqui	1
Deschênes Alphonse, Lac-au-Saumon	1	Rostan, A.T., Amqui	30
Deschênes Ernest, Lac-au-Saumon	1	Roy, Jos. fils Johnny, Amqui	1
Desbiens, Mme Vve, st-Léon-le-G.	1	Raymond, J.T., Amqui	1
Dubé, L.T., Ottawa	1	Richard Arthur, St-Oct. de M.	1
Dufour Jos., St-Moïse	2	Ross Arthur, Lac-au-Saumon	1
Ducasse, J.F., Chaud. Curve	1	Rioux Ernest, Lac-au-Saumon	1
Dubé, J.A., Matapédia	1	Rochon, J.N., Québec	1
Fournier & Marmen, Lac-Saumon	1	St. Onge Vict., Amqui	3
Gagné, Mlle H., Amqui	1	St. Onge Jos., Amqui	1
Gagné, Ths. Ls., Amqui	1	Succession Bédard, Amqui	2
Gagné Emile, Amqui	1	Simard, Jos., Lac-au-Saumon	1
Gagné Pierre, Amqui	1	Succession Bernier, Amqui	1
Gaudreau Damase	1	St. Gelais François, Lac Humqui	1
Gagné Adélar, Amqui	2	Sirois Victor, Val-Brillant	1
Gagné, Mme Adélar, Amqui	1	Smith Edouard, Sayabec	1
Gagné, J.P., Amqui	1	Tremblay, Mme Vv	1
Gasse Jos., Lac-au-Saumon	1	J.R., Amqui	1
Girard Johnny, Lac-au-Saumon	1	Tardif Thomas, Amqui	2
Gasse Léon, Lac-au-Saumon	1	Tardif, Mme Thomas, Amqui	1
Gallant George, Sayabec	1	Vaillancourt Frs., Amqui	2
Gendron Frs., Routhierville	1	Vézina Napoléon, Lac-au-Saumon	1
		Valois Jos., Causapsal	1



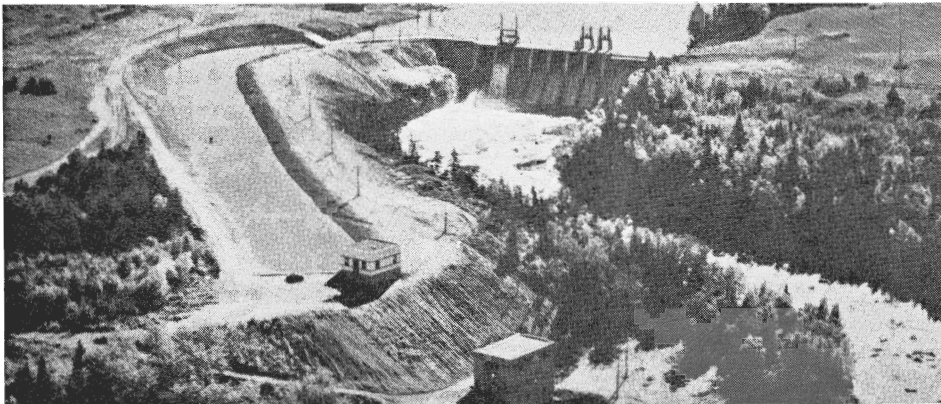
1



2



3



4

1— C'est à la fin de l'année 1922, début 1923, que Mitis I, avec une première génératrice de 3,000 kVA, vit le jour. L'emplacement pour une seconde unité était prévu. Celle-ci installée en 1930, devant l'accroissement de la demande et l'extension du territoire [elle desservait les villes et villages de Rivière-du-Loup à Campbellton, annexé en 1924], compléta l'usine telle qu'on la trouve aujourd'hui. Sa capacité totale est de 8,000 kVA.

2— C'est à la présence d'une chute naturelle de 116 pieds située sur la rivière Métis que la fondation de la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent doit son existence. Cette chute, propriété de Mme Reford, fut acquise de cette dernière par l'instigateur du projet, M. Jules-A. Brillant, qui voulait construire à cet endroit une centrale hydroélectrique. Notons que le débit naturel de la chute, 80% du temps, était de 300 pieds cubes à la seconde.

Une compagnie entièrement régionale

Cependant, ces problèmes vont tourner à l'avantage de la filiale régionale. En effet, après analyse de la situation, la direction régionale amène les nouveaux possesseurs à rétrocéder leurs titres relatifs à la Compagnie de Pouvoir et ses filiales. On put alors racheter les valeurs grâce à l'émission d'obligations portant intérêt à 5%. La Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent redevenait donc une compagnie entièrement canadienne-française. On décida aussi de procéder à une simplification des structures en abolissant les filiales, réduisant ainsi sensiblement le fardeau des taxes et des intérêts.

La Compagnie prend alors un essor remarquable si bien qu'en 1945, on envisage et réalise la construction d'une nouvelle usine hydroélectrique à Price. Elle sera mise en service en 1947. On étudie également la possibilité de grossir le potentiel de l'usine diesel de Rimouski.

En 1948, une nouvelle ligne de transport de 38 milles permet d'intégrer le secteur Témiscouata au reste du réseau en reliant Cabano à Trois-Pistoles et met fin aux importations d'énergie en provenance du Maine. La Compagnie monte son potentiel énergétique à 22,000 cv. en 1950 en ajoutant deux unités à combustion interne (DIESEL) à l'usine de Rimouski.

En 1962, on retrouve donc la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent avec un dossier assez remarquable comparativement à 1923 et 1945. Elle a maintenant 35,930 abonnés et 373 employés. Son réseau comprend 23 postes de transformation répartis sur 313 milles de lignes de transport et 2,082 milles de circuits de distribution.

3— Cette turbine de type vertical installée à Mitis II pouvait générer à elle seule une puissance maximale de 5,000 kVA. Augmenté de la quantité d'énergie fournie par les quatre génératrices Thermo Diesel de Rimouski, le potentiel installé atteint les 18,800 chevaux-vapeur nécessaires en 1947 pour satisfaire la demande croissante.

4— La Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent entreprit en octobre 1945 à l'embouchure de la rivière Métis cette fois, la construction d'une seconde centrale. Celle-ci entra en service en juillet 1947. Le projet comprend un barrage, un canal d'amenée et une usine génératrice.

une nouvelle venue : l'hydro-québec

Cependant, de 1951 à 1955, le réseau atteint une charge totale de 19,000 cv., ce qui représente 86% du potentiel aménagé. La Compagnie de Pouvoir doit maintenant se tourner vers de nouvelles sources d'énergie. Cependant, malgré ses hautes montagnes et ses nombreux cours d'eau, la Gaspésie est pauvre en ressources hydrauliques. Ni la Madeleine, ni la Rimouski, ne se prêtent à des aménagements économiques.

Entretiens, soit depuis 1944, l'Hydro-Québec est née avec la promulgation par le gouvernement provincial d'une loi qui lui a permis d'acquérir la Montreal Light, Heat and Power Consolidated et ses filiales, dans le but d'uniformiser les tarifs et le service.

Egalement en quête d'énergie électrique pour subvenir aux besoins toujours croissants de sa clientèle, notamment celle de Montréal, la nouvelle compagnie gouvernementale a jeté les yeux sur les immenses ressources hydrauliques des rivières de la Côte-Nord, notamment la Bersimis, la Manicouagan et la rivière aux Outardes.

En 1952, le Gouvernement du Québec annonce la mise en oeuvre d'un projet destiné à suppléer à l'insuffisance des ressources hydrauliques du Bas Saint-Laurent et à alimenter cette dernière à même la production d'énergie produite par l'Hydro-Québec sur la rivière Bersimis. Pour amener cette énergie à pied-d'oeuvre, on songe d'abord à un réseau de transport aérien, mais le projet est abandonné comme "économiquement irréalisable".

L'Hydro-Québec, après des études approfondies et après consultation avec des spécialistes en fabrication et pose de câbles télégraphiques transatlantiques fait alors oeuvre de pionnier et accorde un contrat à la Canada Wire & Cable Company pour la fourniture de quatre câbles sous-marins de 69,000 volts afin de relier Baie-Comeau et Les Boules.

Fabriqué à Toronto, le câble de trois pouces et demi de diamètre est ensuite transporté à Rimouski où, dans une usine spécialement aménagée sur le quai de Rimouski-Est, on soude les différentes longueurs de quatre sections de 28 milles chacune et on ajoute l'enveloppe finale. C'est au "Monarch", le plus gros câblé au monde du Ministère des postes britanniques, que l'on a recours pour immerger les sections de câble, à des profondeurs allant jusqu'à 1,200 pieds.

En octobre 1954, la pose terminée, les essais révèlent que les câbles numéros 1 et 3 sont défectueux. On procède aux ré-

parations et, en décembre 1954, après un fonctionnement de trois jours, deuxième rupture électrique.

Au cours de 1955, nouvelles réparations et mise en exploitation normale jusqu'en janvier 1959. Durant cette période de trois ans et deux mois, personne ne parle plus des câbles. Ce fut comme pour les choses heureuses... pas d'histoire.

La Compagnie de Pouvoir peut donc s'alimenter de façon quasi régulière à cette nouvelle source d'énergie, ce qui amène l'honorable Jules-A. Brillant à abandonner ses propres projets d'aménagements additionnels sur la rive sud. Aussi, grâce à cette promesse d'une alimentation économique grandement accrue, la compagnie continue à étendre ses services à de nouveaux clients et à accueillir de nouvelles industries.

L'usine thermique des Boules

En janvier 1959, nouvelles ruptures de courant... Les câbles numéros 3 et 1 faillissent successivement à quelques heures d'intervalle. L'Hydro-Québec, aux fins de réduire au minimum les ennuis causés à la population desservie, achète et dépêche sur les lieux 11 génératrices Diesel de 1,300 c.v. chacune montées sur wagons.

De plus, elle décide, en janvier 1960, d'installer aux Boules une centrale thermique composée de six groupes générateurs de 6,000 kW chacun.

La ligne de transport

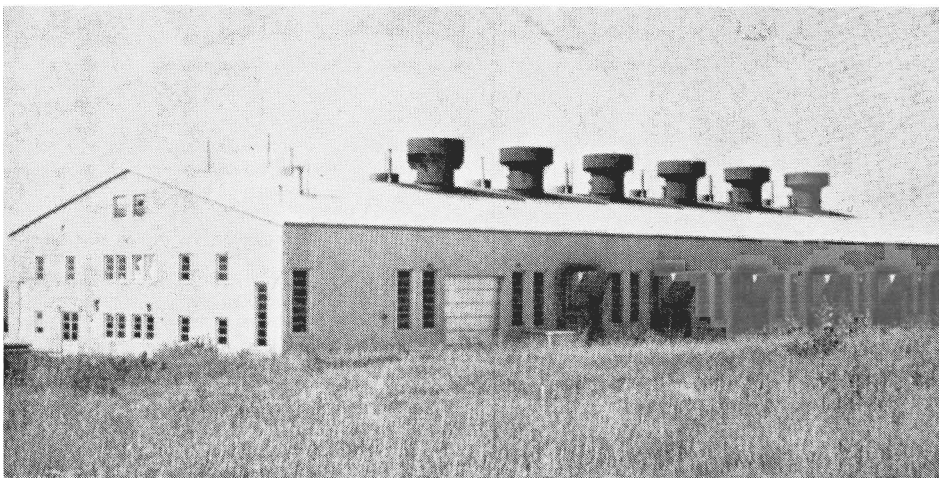
En même temps, avec l'assentiment de l'honorable René Lévesque, un gaspésien de naissance qui vient d'être assermenté comme Ministre des Ressources hydrauliques, l'Hydro-Québec entreprend la construction d'une ligne de transport à 230 kV entre Lévis et Les Boules, sur une distance de 220 milles. Ce projet est évalué à \$30,000,000 et est destiné à assurer à la région une alimentation plus stable et une plus grande disponibilité d'énergie, particulièrement en période de pointe.

Les travaux de construction sont menés rondement. Commencés le 16 janvier 1962, la construction proprement dite devait être terminée en novembre 1963. En quelque 100 jours de travail, 500 hommes vont mettre en place 900 pylônes, poser et raccorder 220 milles de lignes de transport.

La nationalisation

En 1962, la nationalisation de l'électricité est l'objet d'une intense campagne électorale. Au lendemain des élections provinciales, le gouvernement décide d'intégrer les huit grandes compagnies privées qui se partagent le territoire québécois, y incluant la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent qui est acquise le 1er mai 1963. L'Hydro-Québec voit par le fait même ses responsabilités accrues à la grandeur du Québec.

En 1966, à la suite de l'instauration de nouvelles structures administratives, la région Matapédia est formée en même



La centrale thermique des Boules, tel qu'elle fut construite en 1959.

temps que les sept autres régions administratives. Correspondant à peu de chose près au territoire déterminé par la Loi de l'Aménagement rural et du Développement agricole (ARDA), la nouvelle unité administrative comprend d'abord l'ancien réseau de la Compagnie de Pouvoir qui s'étendait dans les comtés de Rimouski, Matane, Matapédia, plus une partie des comtés de Rivière-du-Loup et du Témiscouata; également les installations des Coopératives d'électricité de Bonaventure, Squatteck, Gaspé Nord et Sud, nationalisées en 1964; celles de la Coopérative de Marsoui et celles de l'Office d'Electricité municipal de Cap-Chat et de Sainte-Anne des Monts, acquises en 1965.

Avec le transfert, le 31 janvier 1966, de la partie de l'ancien district Saint-Pascal de la compagnie Quebec Power, devenue la région Montmorency, les limites de la région Matapédia atteignent leur caractère définitif, si l'on y englobe le réseau non relié des Iles-de-la-Madeleine, desservi à cette époque par la coopérative du même nom acquise en 1964.

Restait à réaliser l'intégration des ressources et des méthodes, en même temps que celle des ouvriers de l'électricité de la première heure.

Que réserve l'avenir?

Ici finit l'oeuvre des pionniers et commence l'histoire actuelle. Que réserve demain? Les statisticiens et les planificateurs pourraient peut-être apporter une ou des réponses, eux qui évaluent sans cesse les attentes grandissantes de la région en besoins énergétiques. Quoi qu'il en soit, l'Hydro-Québec saura sans doute se montrer à la hauteur de ses prédécesseurs.

SOURCES:

Texte sur l'histoire de l'électricité
M. Jacques Larocque, l'Avant-Poste Gaspésien

Un demi siècle de service

La Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent

Historique de l'électricité dans la région

La Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent

Etude statistique de la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent

M. Huet Massue, étude juillet 1946

L'Eboulis

Vol. 1 no 24 novembre 1957, page 91

Vol. 1 no 25 et 26, janvier et mars 1958

Communiqué Hydro-Québec

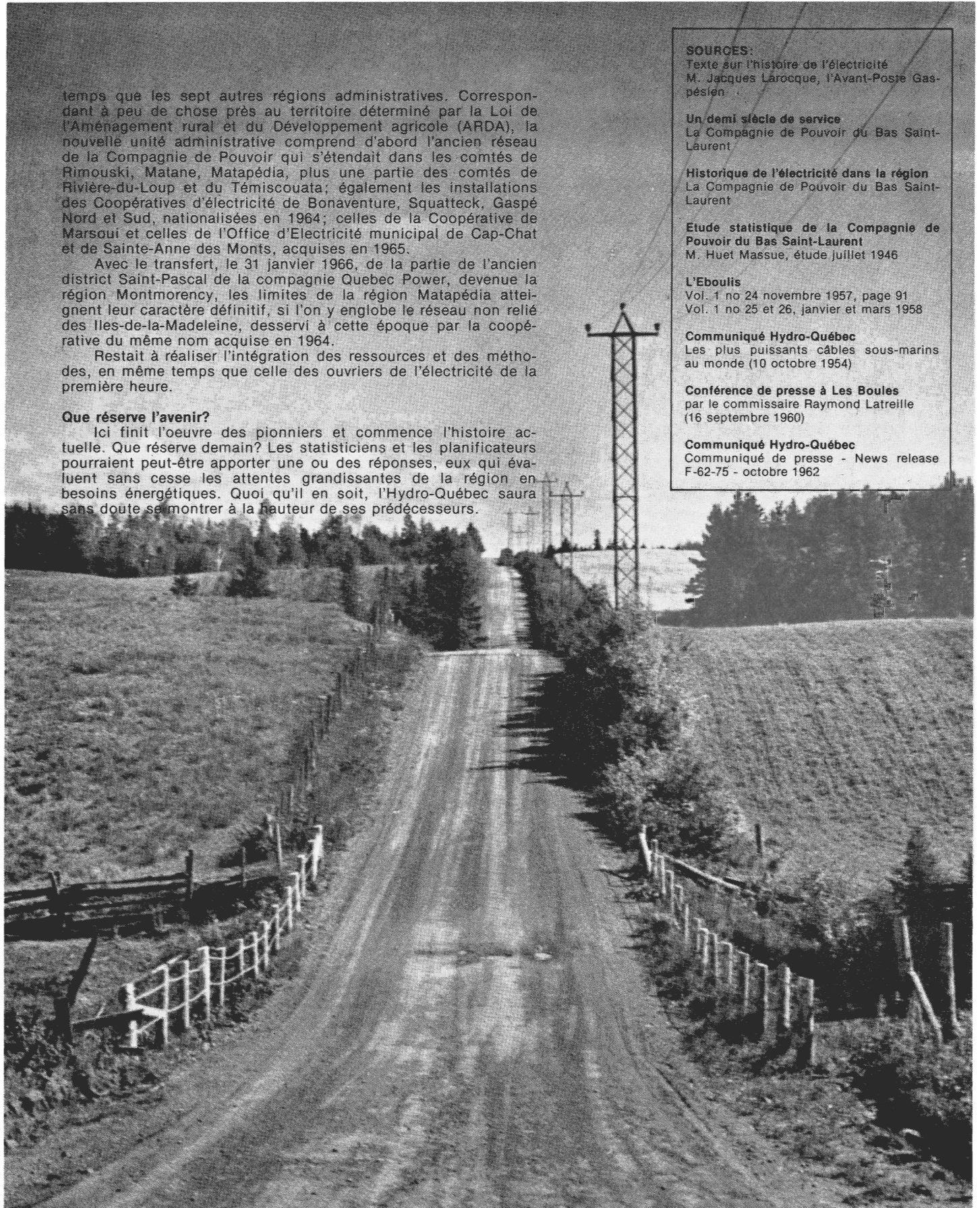
Les plus puissants câbles sous-marins au monde (10 octobre 1954)

Conférence de presse à Les Boules

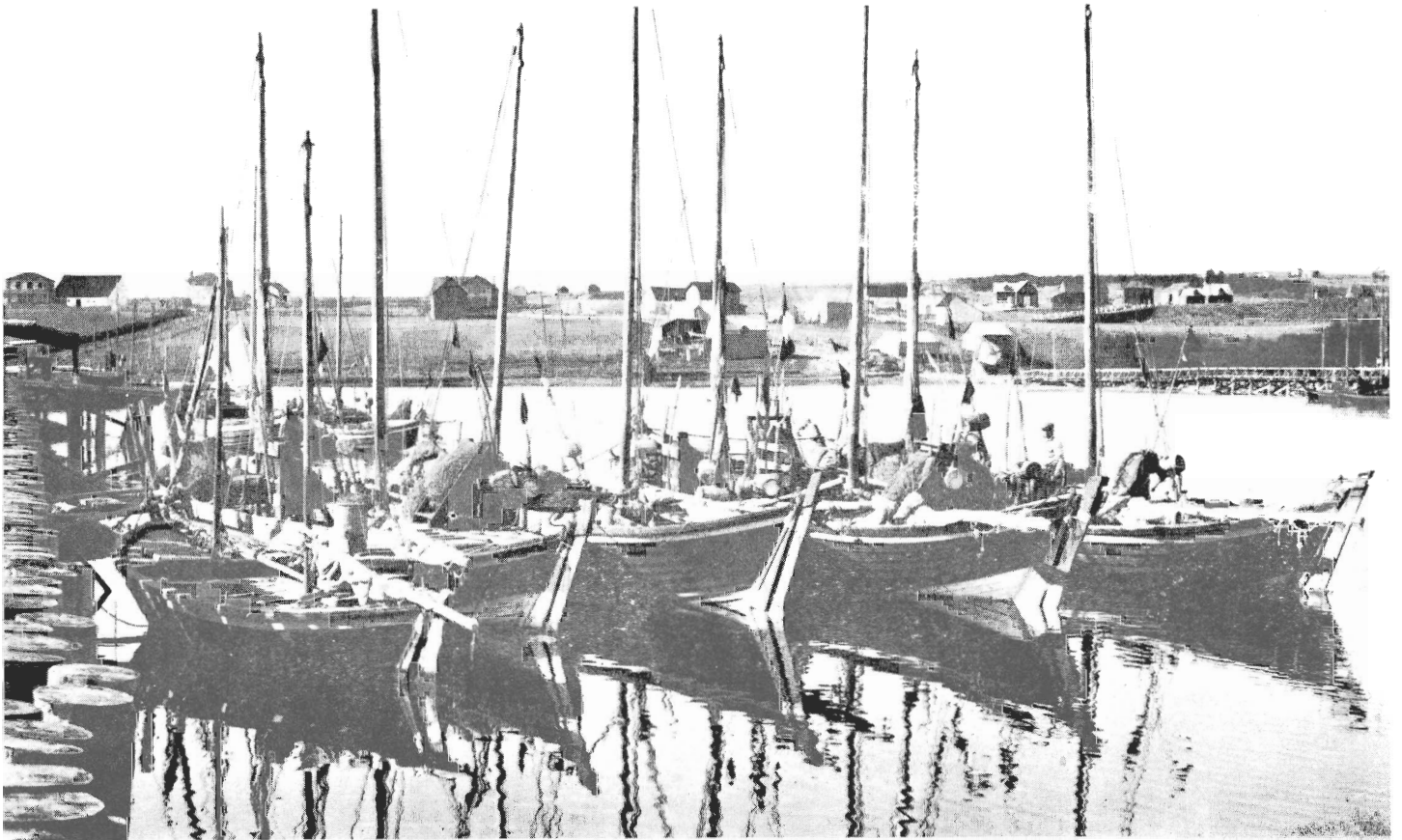
par le commissaire Raymond Latreille (16 septembre 1960)

Communiqué Hydro-Québec

Communiqué de presse - News release F-62-75 - octobre 1962



En 1924, la Compagnie de Pouvoir construit une ligne de transmission de 66,000 volts sur pylônes d'acier de la rivière Métis à Campbellton, afin de livrer l'énergie à cette ville du Nouveau-Brunswick et d'alimenter la région d'Amqui.



“Barges de Gaspé”

Pour le meilleur comme pour le pire, ils étaient près de six mille en 1931 à pratiquer le métier de pêcheur en Gaspésie. La morue, tant en volume qu'en valeur, constituait depuis toujours la proie la plus accessible et la plus convoitée. Au sud, elle s'aventurait peu au fond de la Baie des Chaleurs et seul le district qui s'étend de Paspébiac à la ligne de démarcation du comté de Gaspé était le théâtre d'une pêche morutière digne de ce nom. Plus loin, à l'exception d'une zone comprenant la vaste baie de Gaspé, où d'importants moulins à bois avaient été aménagés, où une certaine diversification des activités avait été introduite, elle était activement recherchée: de Newport à la Pointe St-Pierre, la pêche était très intense sur des sites bien connus qui ont nom banc de Miscou, banc des Américains, banc des Orphelins, banc de Bradelle, etc. . . ; elle demeurait forte, quoique de moindre ampleur, de Cap-des-Rosiers à Grande-Vallée où se recrutaient encore le plus grand nombre de pêcheurs purs.

La population des principaux havres de pêche, ceux du nord-est et du sud-est de la péninsule, vivait encore dans un isolement relatif. Elle était privée de plusieurs services auxquels notre trépidante vie moderne nous a depuis longtemps habitués. Certes, un embranchement des Chemins de Fer Nationaux desservait le versant sud, reliant Gaspé et Matapédia sur une distance d'environ 200 milles. Mais la voie ferrée, sinueuse, épousait souvent les indentations de la côte et il fallait compter de six à douze heures pour parcourir cet itinéraire à bord d'un train unique qui offrait un service médiocre à prix élevé. (1) En juillet 1929, on avait inauguré une première route de ceinture, non pavée, dite boulevard Perron, au grand soulagement de cette population qui, de Gaspé à Matane sur une distance de 187 milles, ne pouvait auparavant emprunter qu'une route tronquée en maints endroits. Malgré ce progrès indéniable, le problème de l'isolement demeurait entier l'hiver sur le versant nord: de décembre à mai, seuls quelques traîneaux pouvaient emprunter la nouvelle route et le dégel du printemps, compte tenu du relief, signifiait souvent la paralysie totale de la circulation des hommes et des biens. (2)

la pêche morutière en gaspésie en 1931

Encore en 1941, l'électricité demeurait une entité inconnue (1.4% des fermes étaient électrifiées dans le comté de Gaspé) et la rareté des appareils téléphoniques et radiophoniques privait la population de contacts soutenus avec l'extérieur.(3) Le taux d'analphabétisme chez ceux qui avaient plus de dix ans, soit 13.23% dans le comté de Gaspé en 1931 pour le treizième plus fort total parmi les 222 comtés canadiens, témoignait de la dispersion de la population.(4) A l'exception de centres régionaux tels Gaspé ou Sainte-Anne-des-Monts, les services hospitaliers étaient inexistantes. Le paroissien de Grande-Vallée, incapable de recevoir chez lui les soins médicaux les plus élémentaires, devait parcourir soixante-dix milles pour atteindre le dispensaire le plus rapproché et dans ces conditions les coefficients de mortalité évalués à environ treize décès par mille habitants, surpassaient les taux moyens observés à l'échelle paroissiale.

En l'absence d'un véritable tissu urbain, les institutions municipales ont tardé à s'implanter en Gaspésie. Seules trois municipalités de villages, éloignées des sites de pêche, sont incorporées en 1931: Cap-Chat, Chandler et Gaspé. Pour le reste, une soixantaine de municipalités rurales faiblement peuplées — moins du quart d'entre elles hébergent plus de 1500 habitants — se déploient sur le territoire des comtés de Gaspé et Bonaventure. Dans les régions de pêche, où les agglomérations dignes de ce nom sont rares, les paroisses et les municipalités

se subdivisent en plusieurs hameaux tout en longueur qui représentent souvent autant d'anses de pêche. Chacune d'elles a été baptisée d'un nom évocateur de la topographie de l'endroit, de l'histoire locale, ou des légendes qui ont eu cours parmi ses habitants. La distinction village-paroisse n'est pas une pratique aussi courante qu'ailleurs. L'anse, qui abrite des habitations toujours construites de bois et dispersées sans plan uniforme, constitue l'unité de base du peuplement et c'est à elle que la famille tend avant tout à s'identifier. Le pêcheur possède parfois deux maisons: la première en importance, souvent érigée près de la route principale, en bordure de son lopin de terre, l'héberge dès que la froideur clôt la saison de pêche. La seconde, une baraque communément appelée "cook-room", sise à proximité du havre, lui offre le gîte du printemps à l'automne et lui permet d'économiser un temps précieux.(5)

Particulièrement dans le comté de Gaspé, agriculture et pêche n'ont jamais fait bon ménage. L'absence d'un marché urbain local, un relief tourmenté, une courte saison végétative et surtout la pêche, sa concurrente, ont lourdement hypothéqué l'agriculture. L'exploitant agricole moyen dispose d'une parcelle de 65.1 acres, dont une douzaine à peine sont sillonnés par des labours. Son outillage est dérisoire: en 1941, moins de 1% des cultivateurs disposent d'un tracteur; moins de 7% possèdent une batteuse.(6) Les faucheuses, un peu plus répandues, ne sont pas motorisées et on doit utiliser la traction animale pour les mouvoir. Un équipement aussi désuet, la faible étendue des cultures et la pauvreté du cheptel n'ont pas échappé aux évaluateurs: dès 1931, la valeur moyenne des fermes québécoises, établie à \$6542, était plus élevée que celle des fermes du comté fédéral de Gaspé vingt ans plus tard.(7)

Même si les faibles revenus qu'elle procure ne dispensent pas de la sempiternelle recherche d'un emploi hivernal, particulièrement dans les chantiers forestiers, la pêche continue de fasciner une fraction importante de la population. Elle est alors une entreprise décentralisée, familiale et artisanale, où la spécialisation des tâches est peu poussée. On sait que l'ère du chalutage et de la modernisation de la flotte de pêche ne s'est ouverte qu'en 1951 au Québec. Le Gaspésien a longtemps ignoré jusqu'à l'existence des nombreuses innovations introduites d'abord en Europe, telle la seine danoise, apparue au Québec en 1958 avec plus d'un siècle de retard. Il est demeuré attaché aux techniques d'antan, que les multiples contraintes de l'environnement péninsulaire ont contribué à façonner; en 1931, malgré la popularité grandissante du moteur marin, sa barque et ses agrès ont déjà derrière eux une tradition solidement établie. Au nord-ouest, en gros de Cap-Chat à Cap-des-Rosiers, un ou deux hommes montent une petite embarcation non pontée dont la longueur varie de 15 à 25 pieds, qu'ils peuvent tirer à sec sur la grève au moment des tempêtes. On s'est ainsi bien adapté aux contours d'un littoral peu échancré, fermé par des cordons littoraux, qui offre peu d'abris naturels. Pour ces barques minuscules, les bancs de terre larges de deux ou trois milles qui longent la côte dans ce secteur et au-delà desquels la morue est inaccessible, représentent une véritable bénédiction: parti à l'aube, le pêcheur revient à terre à la nuit tombante sans trop redouter les éléments.(8) Plusieurs préfèrent à la palangre une ligne à main, dite "leurre norvégien", communément appelée "jigger", lestée d'un plomb, terminée par un ou deux hameçons auxquels ils impriment manuellement un mouvement de va et vient pour obtenir, si le temps est beau et la morue abondante, des résultats adéquats.(9)

Plus loin à l'est et au sud jusqu'à Paspébiac, là où les ouvertures de la côte ont donné de meilleurs havres au pêcheur, la "barge de Gaspé" ou barge de Miscou est à l'honneur. Plus grosse et plus robuste que la petite barque, elle en a épousé les formes avec ses flancs arrondis, sa coque aux lignes effilées, son arrière élevé sur lequel se brisent les vagues à l'approche de la côte. Pontée, munie d'une voile et presque toujours d'un moteur de 10 à 12 CV, la barge est montée par trois ou quatre hommes. Sa construction, une tâche ardue accomplie avec des moyens artisanaux, débute à l'automne avec la coupe du bois

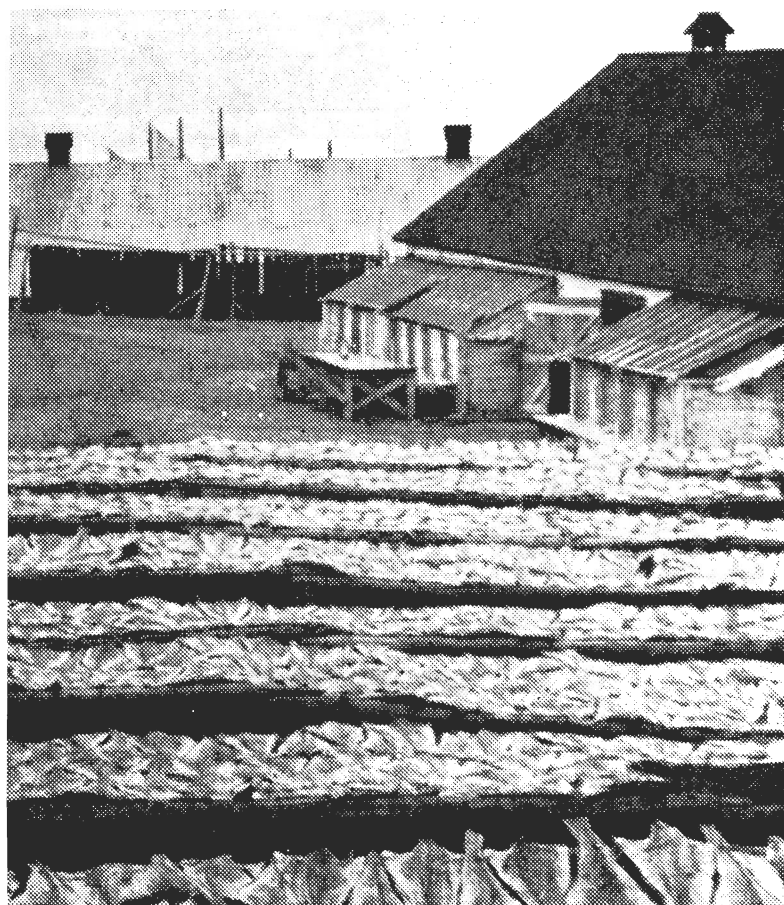


Morues séchées exposées sur les "vignaux".

requis et se poursuit durant la saison morte. La charpente d'une épaisseur de trois quarts de pouce est faite de cèdre, les mâts sont d'épinette et le gouvernail de bois franc - érable, bouleau ou merisier.(10)

La barge permet au pêcheur un plus grand rayon d'action dans une zone où les meilleurs bancs ne sont pas immédiatement accessibles. On quitte le havre pour un voyage de 40 à 48 heures au cours duquel il faudra travailler sans trêve: c'est tout juste si le pêcheur peut s'allonger trois ou quatre heures par jour dans un étroit réduit sous le pont, à l'avant de l'embarcation, sur une planche large de deux pieds, longue de cinq, auprès d'un poêle minuscule. C'est un rude métier: "Quand il pleut on doit s'habiller en 'suit ciré' comme on dit, et si la tempête dure une journée, deux jours, il faut rester dehors, sur le pont, à se faire secouer le toupet".(11) Cette pêche attire pourtant durant l'été plusieurs hommes de métiers en provenance des paroisses de Bonaventure. Il faut une grande détermination pour quitter son patelin et résider quelques mois dans un "cook-room", après avoir au préalable fait provision de denrées alimentaires dont la nomenclature, dressée par le sociologue Marcel Rioux, annonce une vie frugale: lard salé, thé, sucre, pommes de terre, poisson, pain et mélasse.(12)

Chaque voyage en mer obéit au même rituel: il faut d'abord pêcher le hareng, appât par excellence ou "boëtte". Les uns tendent leurs filets maillants à faible distance de la côte, souvent la veille d'un départ, les autres les laissent à la traîne derrière l'embarcation, attendant d'avoir constitué une réserve suffisante avant de mettre le cap sur les bancs fréquentés par la morue. Chaque hareng capturé est découpé en morceaux qu'on accrochera aux hameçons de la palangue ("trâle", de l'anglais "trawl"), cette ligne de fond ou ligne dormante aux dimensions variables, souvent longue d'une centaine de brasses, qu'on laisse



filer par le fond armée de plusieurs centaines d'hameçons, boîter les hameçons, c'est se livrer à une besogne de quelques heures. Une fois la palanque larguée, on peut localiser sa position grâce à de petits barils peints de rouge ou de vert sur lesquels sont inscrites les initiales du capitaine.(13) Sa remontée en travers de la barge, une opération pénible puisque la ligne est alourdie par les captures, exige environ trois heures de labeur et d'inquiétude: le "coup de trôle" a-t-il été profitable? La ligne va-t-elle se briser sous le poids? Si la mer est grosse, comment se protéger des embruns à bord d'une embarcation dont les flancs sont bas, conçus pour faciliter le hâlage?

S'il peut en toute liberté choisir ses partenaires, le propriétaire d'une embarcation préfère souvent partager avec les membres de sa famille et de son clan le produit de sa pêche ainsi que le coût des agrès et des provisions. De retour à terre, sa famille participe également à la transformation des prises selon des procédés rudimentaires éprouvés depuis longtemps. Tandis que le maquereau, le saumon, l'éperlan sont écoulés frais sur les marchés, presque toute la morue est soumise au salage et au séchage. La plus importante variété de morue séchée, la "Gaspé Cure" ou "morue de Gaspé", n'a qu'une faible teneur en sel. Empilé sur une table ou "étal", le poisson est successivement éviscéré, étêté, lavé, tranché et ensuite salé dans une cuve à saumure où il est disposé en rangées, la chair en haut. Après 48 heures, on vide la cuve, on trempe le poisson dans sa propre saumure, on l'empile pour 5 ou 6 heures et on le soumet ensuite au séchage en exposant ses chairs au soleil sur un treillis ou vigneau. Suivant la taille de la morue et les conditions météorologiques, le séchage dure de quatre à cinq semaines. L'élimination de l'eau se fait par osmose. Lorsqu'une précipitation s'annonce, les femmes empoignent les brouettes qui servent au charroi du poisson et se précipitent vers les vigneaux pour mettre la morue à l'abri. Dans plusieurs anses de pêche, on produit

aussi en assez forte quantité une morue fortement salée ou "verte", plongée dans la saumure jusqu'à saturation, qui exige moins de soins et se vend à des prix moins élevés. L'automne se prête également un peu partout à la préparation d'une morue intermédiaire, moins salée que la "verte" et moins sèche que la "Gaspé Cure".(14)

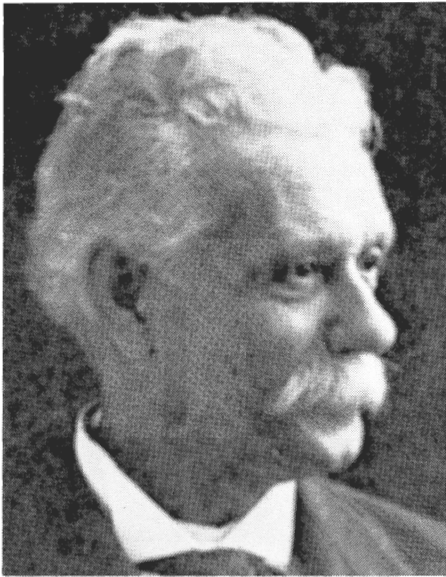
Ces brèves considérations sur le métier nous montrent bien que la pêche n'est pas une sinécure. Elle a d'ailleurs toujours été pratiquée dans des conditions difficiles en Gaspésie. Contrairement à la Nouvelle-Ecosse, la péninsule est éloignée des fameux bancs morutiers de l'Atlantique-Nord et la pêche hivernale, plus rémunératrice, s'est toujours avérée chimerique à cause du gel plus ou moins complet des eaux littorales et de la présence des banquises.(15) On commence à traquer le hareng et la morue en mai et la pêche se poursuit ensuite jusqu'en novembre, soit guère plus d'une centaine de jours ouvrables par saison puisque la moindre bourrasque et confine les embarcations au quai en plus de ralentir et souvent de compromettre le séchage du poisson. Certaines saisons sont désastreuses: les plus âgés se souviennent peut-être de l'année 1927, de ses tempêtes répétées en juillet, de ses pluies diluviennes et de ses brouillards opaques en automne, qui ont condamné le pêcheur à vendre à vil prix et en faibles quantités une morue verte plutôt que séchée.(16)

La raréfaction de la morue et de la boëtte, qu'on attribue généralement au marsouin, inquiète également les observateurs de l'époque. La morue tarde souvent à entrer dans les eaux du littoral et la taille moyenne des prises a diminué depuis quelques années.(17) La désertion du homard, plus spectaculaire encore, reste inexplicite. L'environnement impose donc au pêcheur de lourds handicaps qui compromettent doublement son rendement au travail puisqu'il ne peut renouveler à sa guise, faute de revenus, un matériel souvent usé, qui exige habituellement un taux de remplacement rapide. Sa production, surtout axée sur la morue, lui vaut d'ailleurs un revenu d'autant moins élevé qu'il approvisionne en poissons à faible valeur commerciale des négociants dont la prospérité, fondée sur un demi-monopole, dépend des bas prix qu'ils versent au pêcheur. Mais il s'agit là d'une autre histoire, dont nous reparlerons plus tard en évoquant la crise des années trente qui a bloqué les avenues du commerce occidental et porté un dur coup au pêcheur gaspésien.

**Paul Larocque, professeur
Université du Québec à Rimouski.**

1. P.E. Paradis, "Quelles sont les possibilités de développement de la Gaspésie?" dans *L'Actualité Économique*, septembre 1926, v. II, no 6, p. 9.
2. Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1935, V. I, p. 86.
3. *Recensement du Canada*, 1941, V. IX, p. 143.
4. *Ibid.*, 1931, V. XII, p. 692.
5. Marcel Rioux, *Belle-Anse*, Ottawa, Musée National du Canada, bulletin 138, 1961, 2e édition, pp. 11 et sq; Raoul Blanchard, *op. cit.*, pp. 88-89.
6. *Rapport du Comité d'Enquête pour la protection des Agriculteurs et des Consommateurs [Commission Héon]*, s.l., S. éd., 1959, p. 288.
7. *Recensement du Canada*, 1931, V. VIII, p. 18.
8. Le golfe présente l'aspect d'une cuve qui longe le littoral nord de la Gaspésie. Après avoir hiverné à une grande profondeur, la morue remonte vers les "bancs" au printemps pour trouver une nourriture abondante dans une eau réchauffée par le soleil. Cf. *Entrevue avec Louis Bérubé* à Saint-Jean-Port-Joli, le 28 octobre 1974. Monsieur Bérubé a autrefois été directeur de l'École des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.
9. Jacquelin Harvey, *Le trafic maritime de la Côte-Nord*, Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1973, p. 41. En général, on compte deux hameçons par ligne, deux lignes par homme, deux hommes par barque, soit huit hameçons au total.
10. Témoignage de Simon Duguay et Aurèle Lebreux, pêcheurs de Sainte-Thérèse et Petite-Rivière respectivement à l'émission "Le Réveil Rural" (Radio-Canada), le 15 février 1956. Aussi: Lionel Boisseau, *La mer qui meurt*, Montréal, Zodiaque, 1939, pp. 93-94.
11. Témoignage. . . , *op. cit.*
12. Rioux, *Belle-Anse*. . . , p. 19.
13. Arthur Labrie, "Notre territoire de pêche maritime", dans *Pêche et Chasse*, Montréal, Fides, 1946, p. 62.
14. Louis Bérubé (Saint-Jean-Port-Joli), ex-directeur de l'École des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Gaston Rioux, (Montréal), secrétaire général de Pêcheurs-Unis du Québec, et Armand Dubé (Saint-Georges de la Malbaie) ont successivement éclairé notre lanterne sur cette question.
15. Blanchard, *op. cit.*, p. 58.
16. Documents de la Session, *Rapport général du ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries* de la province de Québec pour l'année finissant le 30 juin 1928, V. 62, no 1, p. 386.
17. *Ibid.*, 1929, V. 63, no 1, p. 396; 1931, V. 65, no 1, p. 200. Les explications fournies, un peu simplistes, ne font aucun cas des variations de la température, des courants et du degré de salinité.

Source des photos: *Rapport général du Ministère de la Chasse et des Pêcheries de la Province de Québec concernant les activités du département des Pêcheries maritimes pour l'année civile 1944*, Québec, Imprimeur de Sa Très Excellente Majesté le Roi, 1945, 57.



ARTHUR BUIES — Dans *La Semaine à Radio-Canada* (5 au 11 fév. 1966, vol. XVI, no. 20) Copyright: Société Radio-Canada. Collection nationale de photographies, Archives Publiques du Canada. (Publication autorisée).

INTRODUCTION

L'histoire du Québec a été marquée au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle par l'existence d'un fort courant idéologique visant le développement et la colonisation des régions périphériques de la province. Il ne s'agissait pas tout à fait d'un retour à la terre car il y avait à cette époque encore plus de gens dans les campagnes que dans les villes, mais il faut y voir un combat qui avait pour but d'offrir de nouvelles possibilités économiques au peuple canadien-français. A ce sujet, qui n'a pas entendu parler de l'oeuvre du célèbre curé Labelle dans "les pays d'en haut"?

Arthur Buies est un des noms qu'il importe de retenir tant dans l'intérêt de l'histoire du Québec que celui du Bas Saint-Laurent, car il fut, à la suite du curé Labelle, l'un des principaux animateurs de ce mouvement. Cet écrivain cherchera, dans ses écrits, à convaincre et à informer ses contemporains des beautés et surtout de l'énorme potentiel économique que représentaient les diverses régions non colonisées de la province. Ses efforts seront également un moyen pour dissuader les habitants du Québec d'émigrer vers les Etats-Unis d'Amérique.

Ainsi, Arthur Buies sera-t-il amené à visiter et à décrire dans une de ses brochures l'une des plus belles parties du Bas Saint-Laurent: la Vallée de la Matapédia. Notre intention sera donc ici, loin de vouloir proposer une explication de ce courant, de montrer comment apparaissait la Vallée de la Matapédia à la fin du XIX^e siècle et de voir quelles ambitions Arthur Buies nourrissait alors pour elle. Mais avant d'aborder directement cette mise en perspective, nous passerons en revue les grandes étapes de la carrière de cet écrivain dans le but de mieux comprendre le sens de ses combats pour la colonisation.

arthur buies et l'état de la colonisation de la vallée de la matapédia à la fin du XIX^e siècle

Soyons un peuple d'agriculteurs et nous ne tarderons pas à devenir une nation, de simple nationalité que nous sommes encore.

Arthur Buies.

1. ARTHUR BUIES [1840-1901]: PAMPHLETAIRE ET APOTRE DE LA COLONISATION

Arthur Buies a été l'une des figures les plus marquantes de son époque et également l'une des plus controversées. Anticlérical avoué et grand ami du curé Labelle, il fut probablement le seul écrivain de son siècle à vivre de sa plume; il ne faut rien dire de plus pour montrer les difficultés qu'il faut envisager si on cherche à étudier ce personnage. Qu'il nous suffise de donner ici quelques traits biographiques et de résumer ses grandes idées sur la colonisation.

Buies(1) est né en 1840. Il ne vivra que quelques années au sein de sa famille, car son père, grand aventurier poursuivant la fortune, le laissera très jeune à des parentes, c'est-à-dire aux demoiselles Drapeau, alors seigneures de Rimouski. Il passera donc sa prime jeunesse sur les bords du fleuve Saint-Laurent, où il aimera revenir se retirer à plusieurs occasions au cours de sa vie. Dès ce moment, rares furent ceux qui réussirent à lui en imposer: "mal élevé, pas élevé ou élevé par lui-même, il a rarement subi et toujours difficilement accepté tout genre de contrainte, que ce soit dans un éducation, dans ses goûts littéraires, ou dans ses tendances politiques et même religieuses."(2) Il manifesta très jeune l'un des traits de caractère le plus remarquable de sa personnalité — l'indépendance.

Après des études tardives au Québec, il tente sa chance dans de grands collèges européens notamment dans ceux de Paris, alors capitale du libéralisme économique et politique. Subissant des échecs répétés, il s'engagera dans l'armée de Garibaldi qui se battait alors pour l'unification de l'Italie. Ainsi, il se plaça directement dans le camp opposé aux intérêts des Etats pontificaux.

Son séjour en Europe aura fait de lui un libéral et un anticlérical. Reconnu comme tel dans la société canadienne-française ultra-conservatrice de l'époque, Buies sera peu apprécié des autorités religieuses et civiles. Voix isolée, peut-être, mais combien percutante. Lors de son retour au Canada, il deviendra, aux côtés du jeune Wilfrid Laurier, l'un des animateurs de l'Institut Canadien de Montréal qui se rendra célèbre grâce à ses démêlés avec les autorités ecclésiastiques. A l'Institut, Buies "travaillera de toutes ses forces littéraires à y transplanter la pensée et la langue françaises. Il s'efforcera de rénover la première en y insufflant les bouffées de libéralisme qu'il avait lui-même aspirées; échec complet! Par la suite, il tentera au moins de corriger la seconde; succès relatif!"(3)

Pour communiquer ses idées, Arthur Buies se fera conférencier, chroniqueur et journaliste. Il fondera même trois journaux: *La Lanterne*, *l'Indépendant* et *Le Réveil*. Oeuvres éphémères et qui auront bien peu d'impact au moment de leur publication.

Bien qu'on le qualifiera de voltairien, il reste que son oeuvre est un amas de textes où il est difficile de discerner une ligne directrice. Mais ce qui nous intéresse ici c'est de voir comment il s'inscrit dans la foulée de l'oeuvre colonisatrice du curé de Saint-Jérôme.

Ce qui amènera Buies à croire à la colonisation des terres non cultivées du Québec, c'est d'abord une attitude de révolte devant l'émigration de plusieurs milliers de ses compatriotes vers les Etats-Unis. Il avait momentanément accepté cette situation vu qu'aucune région nouvelle n'était ouverte au peuplement et vu un manque chronique de facilités comme l'existence de routes et de chemins de fer. Mais il n'y consentira plus après ses rencontres avec le curé Labelle. Du défaitisme, il passera à l'optimisme et même à l'exaltation. Dès lors, Arthur Buies sera le grand publiciste de ce courant colonisateur, occupant même, durant quelque temps, un poste au Ministère de l'agriculture et de la colonisation. Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, il visitera la plupart des régions du Québec dans le but d'en faire, d'abord une description géographique, mais surtout une étude de leurs possibilités agricoles, forestières et minières.

Buies ne se gêna pas pour dénoncer de manière éclatante, dans ses nombreuses monographies, les freins qui empêchent une telle colonisation de se réaliser; car

en plus des gouvernements, ceux qui dans l'esprit de Buies, gardent une part de responsabilité du chaos (entendons ici l'émigration vers les Etats-Unis) sont les marchands de bois et les compagnies forestières qui se faisaient un instrument docile des députations pour mieux combattre leur ennemi irréductible, le colon. Ceux-ci voyaient en effet en lui une entrave à leur expansion territoriale, car à partir du moment où la colonisation prenait de l'essor, leur domaine était diminué d'autant.(4)

N'allons pas conclure que Buies déniait toute fonction économique aux commerçants de bois et aux propriétaires d'exploitations forestières. Il est convaincu que

l'industrie forestière, que l'on a toujours regardée comme indépendante de la colonisation(. . .) a non seulement des rapports intimes avec elle mais lui

est même subordonnée, c'est en effet par l'extension de la colonisation seulement qu'on arrivera à régler l'exploitation forestière, à la rendre fructueuse et profitable, au lieu de n'être qu'une pure dévastation, qu'un véritable brigandage.(5)

La colonisation devenait chez Buies l'un des seuls moyens pour enrayer l'exode des Canadiens français vers le sud. C'est à cette grande "idée que tenait sa campagne contre l'émigration aux Etats-Unis et son procès de la colonisation dans la province."(6) Ainsi, la population du Québec pouvait encore être maître de son avenir collectif. Même si nous ne l'étions plus de notre condition, du moins le sol était resté notre propriété. La colonisation devenait donc, en plus d'être un facteur de progrès économique, "le point de départ de la régénérescence physique et morale du peuple canadien-français."(7)

Avant de passer à l'étude de la monographie de Buies sur la Vallée de la Matapédia, soulignons avec Gilles Lemieux(8) qu'on aurait grand tort de situer la pensée de Buies dans l'idéologie agricuturiste telle que définie par l'historien "montréaliste" Michel Brunet. Même si notre écrivain a fait oeuvre de foi en se faisant l'apôtre de la colonisation et du défrichement des terres incultes du Québec, c'est bien pour des motifs différents des agriculturistes qui y voient un moyen pour continuer à contrôler l'ensemble de la société québécoise. Chez Buies, l'agriculture demeure d'abord un moyen de contrecarrer l'émigration aux Etats-Unis mais "elle était loin d'être une fin en soi. En réalité, la colonisation ne visait qu'à assurer un nouveau champ d'expansion

aux Canadiens français et une prise de possession en vue d'un développement ultime plus poussé."(9) L'agriculture est donc l'outil de base tout en demeurant l'activité économique primordiale. Mais ce secteur d'activités est loin d'être le seul valable pour l'avenir des siens. Pour prouver cette affirmation, nous n'avons qu'à énumérer quelques-unes de ses grandes préoccupations lors de ses randonnées dans les régions du Québec: fertilité des sols, perspectives agraires, ressources hydrauliques, forestières, minières et touristiques, etc. Dès lors, on comprend mieux les croisades d'Arthur Buies en faveur de la colonisation de toutes les régions habitables du Québec, car

à l'encontre des agriculturistes pour qui vivre c'était refuser de vivre à son époque, A. Buies a donc véritablement cru dans l'avenir et dans le renouvellement économique qu'il appelait. Ardent promoteur de la colonisation et de l'agriculture, il n'en a pas moins été un apôtre invétéré du progrès économique sous toutes ses formes; conscient des besoins présents, mais aussi lucide pour préparer le monde de demain: (...) "nous ne pouvons plus nous attarder dans les antiques conditions, dans les méthodes surannées et dans une croissance purement végétative, clame l'auteur en 1891, tout autour de nous sollicite les hommes au progrès indéfini(...)"(10)

L'étude de la monographie de Buies sur la Vallée de la Matapédia nous permettra d'illustrer, de manière plus concrète, ce que nous venons d'avancer au sujet de ses idées sur le développement socio-économique des Canadiens-français.

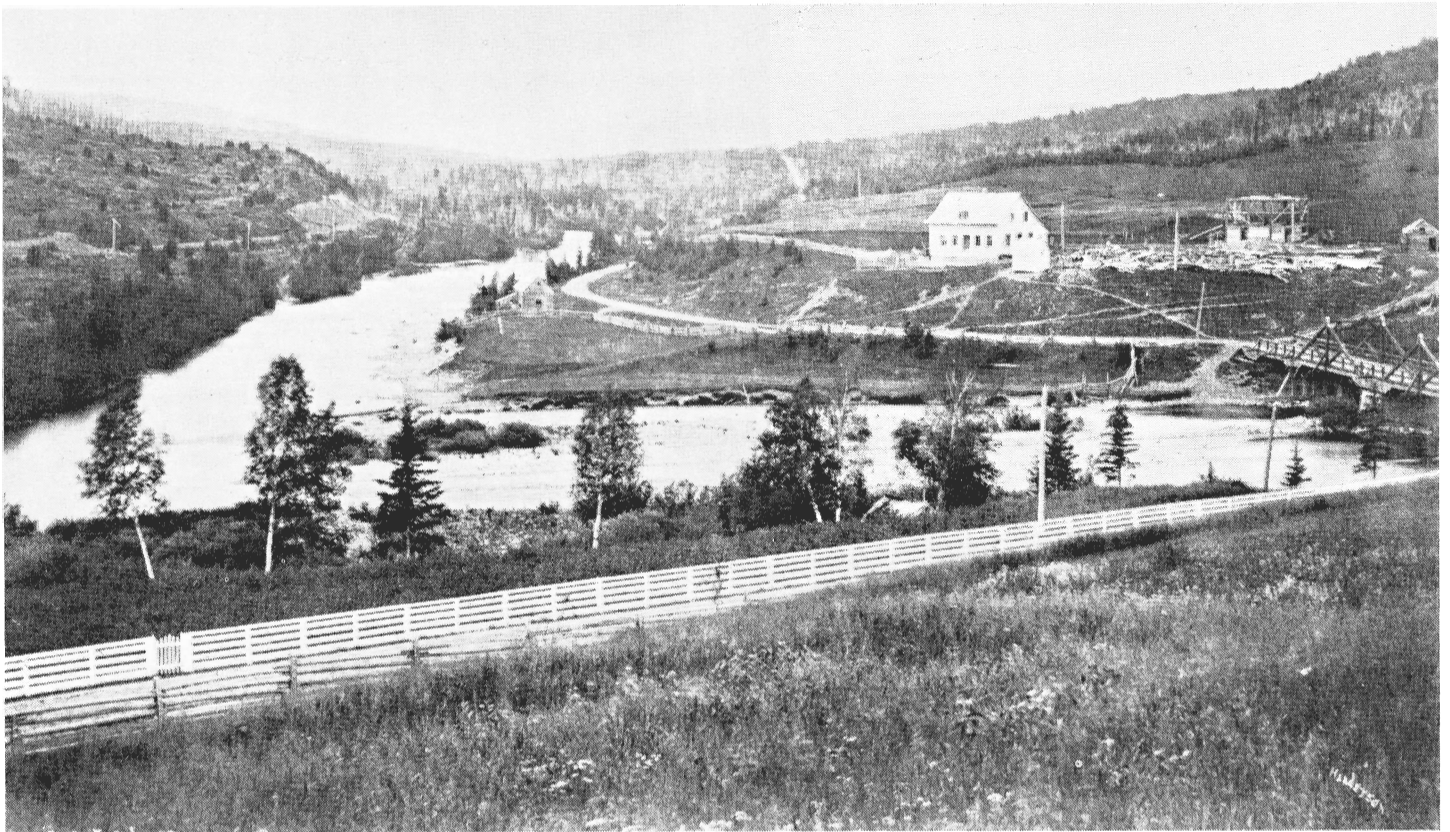
2. ARTHUR BUIES ET LA VALLEE DE LA MATAPEDIA EN 1895

Arthur Buies a été l'auteur d'innombrables brochures et dont plusieurs ont pour objet l'une ou l'autre des régions de la province de Québec. De l'Outaouais au Lac-Saint-Jean, en passant par le Bas Saint-Laurent, il aura tenté, dans les dernières années de sa vie, de convaincre ses concitoyens des charmes et des grandes possibilités qu'offraient toutes ces régions alors si peu exploitées. Bien que son oeuvre aura peu de conséquences, elle n'en constitue pas moins une excellente source documentaire pour connaître ces contrées à "l'aube" de leur histoire.

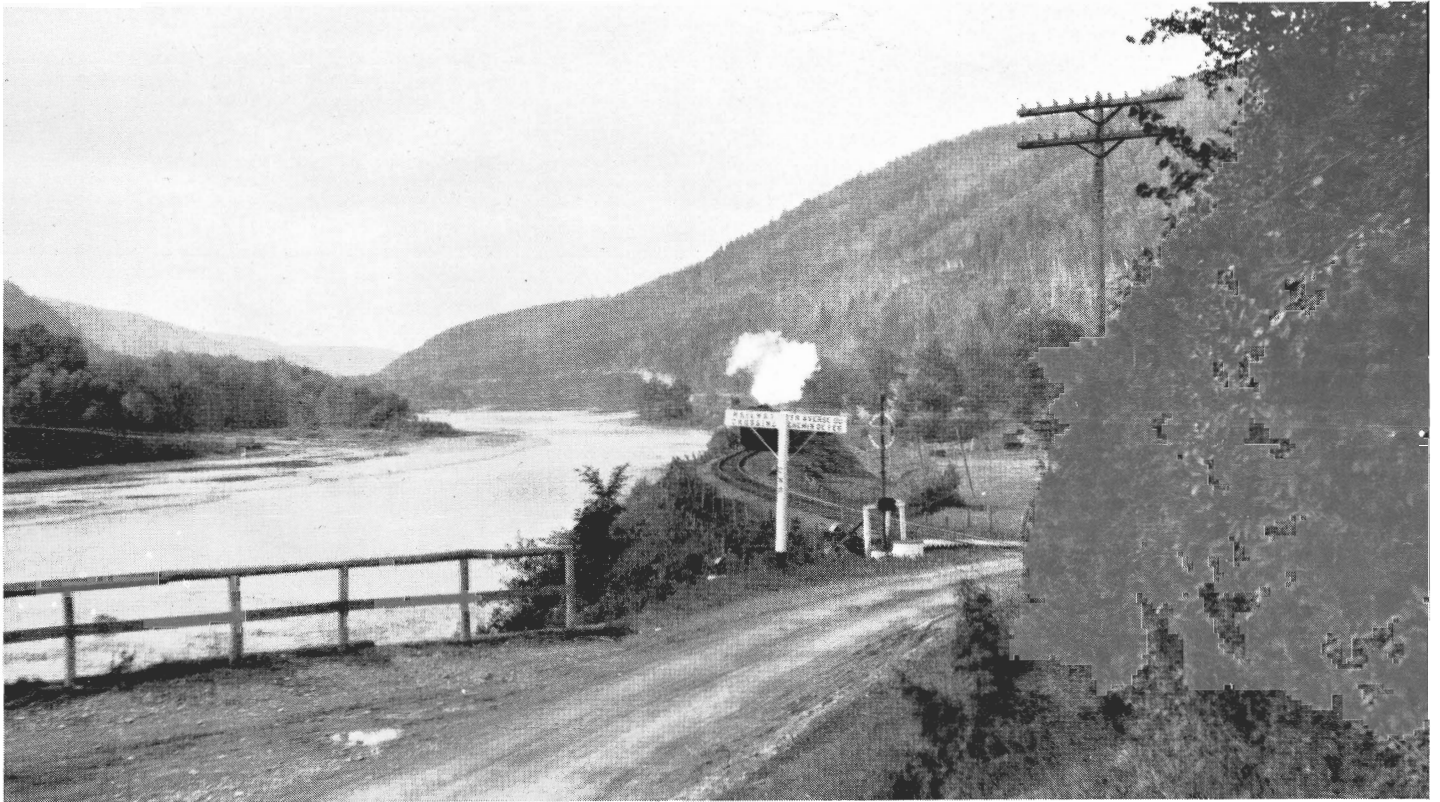
Six ans avant sa mort, Arthur Buies écrira une petite brochure intitulée **La Vallée de la Matapédia. Ouvrage historique et descriptif**(11). Comme dans ses autres études, sa méthode y est sensiblement la même: "Après avoir donné un compte rendu historique du développement de la région, il en étudie la géographie physique et humaine pour finalement dresser l'inventaire des possibilités d'exploitation agricole, minière, forestière, touristique et hydraulique."(12) De plus, cette petite brochure se révèle d'un grand intérêt au plan de notre connaissance de l'histoire régionale.

Pour Arthur Buies, la Vallée de la Matapédia tire sa valeur de sa situation "unique" entre les provinces de Québec et du Nouveau-Brunswick. Cette région est comme le trait d'union naturel, nécessaire aux communications interprovinciales. De plus, elle a l'avantage de déboucher sur les nombreux établissements de la Baie des Chaleurs, au sud de la péninsule gaspésienne. C'est donc au plan de la géographie physique que cette

VALLEE DE LA MATAPEDIA [pont près de l'embouchure de la rivière. . .]



[collection nationale de photographies — Archives publiques du Canada.]



SUR LA RIVIERE MATAPEDIA, P.Q. [Photo A. Henderson, Collection nationale de photographies, Archives Publiques du Canada.]

région tire son originalité première.

Mais ce qui intéresse notre écrivain, c'est sûrement autre chose, à en croire cette affirmation: "ce que cette région a fait de progrès, depuis quelques années seulement, personne ne le croirait ni s'en douterait parce que personne n'en a été instruit par la voie d'aucune publicité."(13) Et il ajoute plus loin, faisant appel à l'histoire:

ce développement et ce progrès, du reste, ne sont guère sensibles que depuis six ou sept ans. L'essor véritable ne date que depuis ce petit nombre d'années, mais il a été en quelque sorte merveilleux, étant données les conditions dans lesquelles les différents établissements s'étaient trouvés jusque là. Or, ces conditions étaient déplorable, et il a fallu toute l'énergie et la force d'endurance des gens de notre race pour les dominer et conquérir la position qu'ils occupent aujourd'hui.(14)

C'est donc dire qu'il y avait déjà bien des choses de faites dans cette vallée en 1895 et que la "civilisation" y avait déjà pénétré. Mais, c'est du milieu du XIX^e siècle qu'il faut dater les premiers efforts pour ouvrir la région à la colonisation. Cependant, il faut attendre les années 1880 pour voir s'amorcer un certain développement.

Les années 1830 avaient vu naître ce qu'il est convenu d'appeler le "Chemin Kempt", du nom du gouverneur de l'époque: sir James Kempt. Sentier militaire, plus que chemin carrossable, "fait à la hâte, mal nivelé, grossièrement découpé dans un terrain souvent rempli d'accidents, le chemin ne donna pas les résultats qu'on aurait pu attendre, en raison de son extrême utilité et de son importance."(15) En conséquence, rares furent ceux qui s'aventurèrent dans ce sentier

sauvage, et si on le faisait, il était impensable d'y risquer voitures et chevaux.

Il faudra attendre encore une vingtaine d'années pour voir le gouvernement se décider à commander une exploration dans le but d'établir un nouveau tracé du chemin entre Sainte-Flavie et Ristigouche. Ainsi, les débuts de la construction du "Chemin Matapédia" ne datent-ils que de 1862. Les travaux furent, aux dires d'Arthur Buies, menés rapidement tout en évitant les élévations de terrain. Ce dernier évalue également le coût de cette construction à au-delà de quatre cents dollars par arpent. Cette voie devenait donc l'une des principales routes de la province et elle ne fut surpassée que par l'inauguration du chemin de fer Intercolonial en 1874. D'ailleurs, il aurait presque été impossible de penser à la construction de cette voie ferrée sans l'existence préalable de ce chemin. Arthur Buies restera stupéfait devant le beauté du "Chemin Matapédia" tout au long de son séjour dans la vallée: "cette route est si belle, dit-il, si planche que l'on dirait une large raie de velours sur laquelle glissent les voitures avec une allure uniforme et cadencée",(16) et ceci vingt-cinq ans après la fin des travaux.

Après l'ouverture du "Chemin Matapédia", il fallait bien s'attendre à voir apparaître les premiers signes de peuplement systématique. En effet, "la création du chemin de la Matapédia avait engagé bon nombre des habitants des vieilles paroisses à venir se fixer à l'arrière du comté de Rimouski, tant il est vrai que les chemins sont la première des conditions nécessaires à toute colonisation."(17) Dès 1862, on pouvait compter quelques cinquante-six terres ouvertes au défrichement. Là, comme ailleurs, les premiers colons s'installent en s'assurant

tout d'abord un toit pour songer ensuite à l'exploitation de leur "domaine". Ces colons s'installèrent dans la Vallée de la Matapédia un peu comme des **squatters**, c'est-à-dire sans aucune permission, mais comme le dit Arthur Buies, personne n'aurait pensé à les déloger car bien peu de gens connaissaient l'existence de cette région.

Comme on vient de la voir, quoi qu'il y ait quelques étapes de franchies dans le développement de la Vallée de la Matapédia, pour Arthur Buies cette région reste encore à coloniser, étant exploitée à une infime partie de ses possibilités.

Pour convaincre les gens à s'y établir, Arthur Buies dressera un tableau des caractéristiques et avantages sur le plan socio-économique pour l'ensemble de la vallée. Il y établit

- 1- Que le climat de la Matapédia est de dix à douze degrés plus doux que celui de Québec.
- 2- Les semailles ont lieu au mois de mai et les gelées sont moins à craindre que dans toute autre partie de la province. Les récoltes se font en septembre et en octobre.
- 3- Les céréales et légumes cultivés comprennent le blé, le seigle, le sarrasin, l'orge, les patates, les navets, les choux, les pois, etc. . .
- 4- Le rendement varie quelque peu suivant les localités, mais se maintient toujours à un chiffre remarquable, relativement aux autres régions agricoles. (. . .)
- 5- La valeur relative des biens des colons dépend, biens (sic) entendu, du degré et de l'étendue de la culture.(...)
- 6- Les forêts, très étendues, très productrices, sont exploitées surtout par deux grandes maisons de commerce, la maison King et la maison Price, qui

emploient des centaines de bras chacune, sans compter des exploitations particulières, moins importantes, mais tout de même fort avantageuses pour les colons qui y trouvent de l'emploi constamment, s'ils le veulent, en dehors de l'époque des semailles et de la récolte.

Cela suppose naturellement l'existence de "chantiers" et de scieries pour l'exploitation sur place. Tous ceux qui veulent y prendre part sont à même de le faire. Ainsi, le colon n'a-t-il jamais de morte saison et les "chantiers" l'attendent, pour l'aider à nourrir sa famille, quand sa terre lui a donné, pour l'année courante, toute ce qu'elle était en mesure de lui donner. (. . .) (18)

Inutile de continuer l'énumération pour saisir le ton général de ce tableau: certains points nous semblent nettement exagérés (exemple: no. 1), tandis que d'autres sont plus réalistes (no. 6 en particulier).

En plus d'y trouver habitants, routes et chemin de fer, la Vallée de la Matapédia est aussi un pays où l'exploitation forestière se taille une place importante dans l'économie régionale. Les compagnies forestières, maîtres de grandes concessions, ne gênent pas, selon Arthur Buies, le peuplement car elles "concedent des lots facilement." (19)

Si Arthur Buies a étudié jusqu'ici les composantes et les caractéristiques de cette région, il ne passera pas sous silence, dans sa brochure, quelques remarques sur ses possibilités futures. Compte tenu de tout ce qu'il a dit sur la géographie, la superficie, la richesse des sols, etc., il espère assister à un fort mouvement de colonisation à la suite de ses observations puisqu'"aucune fraction de ce fertile territoire n'a encore été livrée à la culture, si l'on excepte, les deux rives de la Matapédia et le voisinage des lacs" (20), nombreux en cet endroit. Il est des plus optimistes lorsqu'il évalue que ce territoire peut "nourrir à l'aise une population de 200,000 agriculteurs". (21) Buies considère également, qu'en plus de l'agriculture, il existe une pléiade d'activités qu'il serait possible d'implanter dans la région:

Toute la vallée de la Matapédia est abondamment arrosée de cours d'eau et de rivières. Le printemps, à la crue des eaux, les rivières se gonflent suffisamment pour porter des billots, sur la plus grande partie de leur parcours; la plupart d'entre elles offrent, sur leurs rives, d'excellents sites pour l'érection de moulins et de fabriques de diverse nature. (22)

Arthur Buies aurait probablement eu l'âme d'un planificateur, en plus de son talent littéraire, s'il vivait de nos jours. Mais il faut dire qu'il eut bien peu d'audience auprès des gouvernants et de l'ensemble de la population. Ceci limitera beaucoup l'influence de son oeuvre. Conscient tout de même de ses contraintes, il est allé jusqu'à l'extrême limite de cette conviction: il était plus avantageux pour le Québec d'ouvrir à la colonisation des régions périphériques de son territoire que de laisser des milliers de familles émigrer aux Etats-Unis.

CONCLUSION

Ayant, tour à tour, passé en revue quelques aspects de la carrière d'Arthur Buies et après avoir résumé sa brochure consacrée à la Vallée de la Matapédia, publiée à la fin du XIXe siècle, on peut se rendre compte que cette région avait déjà, à cette date, amorcée les "étapes"

de son développement. Déjà, les noms de quelques paroisses et municipalités ornent les cartes géographiques de l'époque: Sainte-Angèle-de-Mérici, Saint-Moise, Sayabec, Saint-Pierre-du-Lac (plus tard Cedar Hall et Val-Brillant), Matapédia, Causapsal, Saint-Alexis, Ristigouche, etc.

Les souhaits d'Arthur Buies allaient-ils se réaliser? Dans une certaine mesure, on peut répondre par l'affirmative puisqu'en 1922, l'abbé Joseph-Désirée Michaud, alors curé de Val-Brillant, pouvait écrire: "sans doute la Vallée est encore loin de sa population de 300,000 âmes, mais quelle transformation s'est opérée tout de même depuis qu'il (Arthur Buies) a déposé sa brochure sous les yeux émerveillés de nos législateurs, en 1895! A cette date, la Vallée était encore à son berceau." (23)

Si on ne peut conclure à un lien de cause à effet entre la brochure de Buies et les développements ultérieurs qu'a connus cette région, il n'en reste pas moins que notre "romantique d'action sociale" nous a transmis un excellent témoignage sur l'état de la colonisation de la Vallée de la Matapédia à la fin du XIXe siècle, témoignage qui est fort utile pour l'étude et la connaissance de notre histoire régionale!

ANTONIO LECHASSEUR, étudiant
Ottawa, juillet-août 1976.

NOTES ET REFERENCES

1. Le lecteur aura intérêt à lire sur la vie d'Arthur Buies Léopold Lamontagne, **Arthur Buies: homme de lettres**, Québec, Presses Universitaires Laval, 1957, 258 p. et auquel nous empruntons ces détails biographiques.
2. *Ibid.*, p. 9.
3. *Ibid.*, p. 10.
4. Gilles Lemieux, **Arthur Buies: un apôtre de la colonisation dans la province de Québec**, Ottawa, Université d'Ottawa, (Maîtrise ès Arts, Histoire), 1971, p. 43.
5. Arthur Buies, **L'Outaouais supérieur**, p. 80. Cité dans *Ibid.*, p. 46-47.
6. *Ibid.*, p. 51.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. *Ibid.*, p. 79-83.
9. *Ibid.*, p. 80.
10. *Ibid.*, p. 82-83, citant Arthur Buies.
11. Arthur Buies, **La Vallée de la Matapédia. Ouvrage historique et descriptif**, Québec, Léger Boursseau, Imprimeur - Editeur, 1895, 52 p.
12. Gilles Lemieux, **Op. Cit.**, p. 24.
13. Arthur Buies, **Op. Cit.**, p. 39.
14. *Ibid.*, p. 40.
15. *Ibid.*, p. 12-13.
16. *Ibid.*, p. 38.
17. *Ibid.*, p. 15.
18. *Ibid.*, p. 34-36.
19. *Ibid.*, p. 44.
20. *Ibid.*, p. 6.
21. *Ibid.*, p. 10.
22. *Ibid.*, p. 27.
23. Joseph-Désirée Michaud, **Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia**, Val-Brillant, "La Voix du Lac", 1922, p. 17.

L'avenir économique de la région de Rimouski



JOSEPH VERSAILLES [1879-1931]
Cf. Laurier Renaud. *La Fondation de l'A.C.J.C. L'histoire d'une jeunesse nationaliste.* (Presse collégiales de Jonquière, 1973.)

La région de Rimouski, par sa position géographique, deviendra un milieu d'une grande importance, si vous le voulez. Rimouski est le centre culturel de la plus belle région du St-Laurent, celle qui est comprise entre Lévis et la Gaspésie. Vous avez un havre excellent. Vous vous trouvez au point où la navigation océanique s'arrête et où commence la navigation fluviale. Votre pays est tout désigné pour la centralisation et la distribution des importations et des exportations pour toute la région. Les pouvoirs d'eau les plus importants de la rive sud se trouvent à quelques milles de chez vous.

Messieurs, permettez-moi de vous le dire, ce qui est le plus intéressant, c'est que Rimouski comprend de belles intelligences et de fortes volontés qui peuvent, si vous le désirez, déterminer un grand mouvement de développement.

Or, je ne voudrais pas que vous attiriez chez vous une industrialisation plutôt considérable. Vous êtes et vous demeurerez un centre agricole et commercial, il vous faut tout au plus des industries dites locales, c'est-à-dire nécessaires à votre vie et au développement de vos ressources naturelles.

Ce serait une utopie que de chercher à amener à Rimouski des industries dont l'importance dépasserait les besoins du territoire que vous dominez naturellement, et ce serait un mal d'ailleurs. Mesdames et Messieurs, point n'est besoin pour vous de chercher des entreprises qui dépassent vos besoins. Ceux-ci sont si nombreux et vos ressources si grandes. Développez vos richesses, tirez-en d'abord tout le parti qui peut en être tiré pour votre subsistance et

Joseph Versailles appartient à la génération de penseurs des années 1920, les Groulx, Montpetit, Héroux, Asselin qui, voyant les menaces qui planaient sur la société traditionnelle, essayèrent de renouveler la pensée nationaliste, en l'ouvrant dans le sens des responsabilités sociales et des entreprises économiques. Le texte qu'on va lire s'inscrit directement dans cette perspective.

Mais pour nous, il est intéressant à bien d'autres titres. Le discours que nous tient Versailles, et dont le lecteur pourra facilement reconstituer les thèmes, illustre l'ancienneté et la permanence de la revendication régionale en matière de développement économique. Certes, Versailles est Montréalais, mais la manière dont il envisage le développement régional n'en est pas moins significative.

Selon lui, les richesses et les potentialités sont là: ressources naturelles, tourisme, commerce régional, industries aux fins de desservir le marché local, etc. . . Il suffit de les développer. Comment? A ce niveau, Versailles est dans la ligne de ceux pour qui c'est d'abord une question de volonté et d'organisation. Les moyens sont faciles à mettre en oeuvre, le texte en énumère toute une série dont beaucoup sont encore d'actualité. Ce qui nous incite à une question: si les richesses et les potentialités décrites existent bel et bien et si les moyens suggérés sont vraiment les bons, est-il vrai que leur mise en oeuvre ne soit qu'une affaire de volonté? La pérennité du sous-développement et des jugements comme ceux de Versailles nous laissent songeur.

Extrait de l'allocution prononcée par M. Joseph Versailles, président de la Maison Versailles-Vidricaire-Boulois [Limitée] devant le public de Rimouski dans la salle du Séminaire, lundi soir le 30 janvier 1922.

vos besoins et exportez la balance.

J'ai parlé de pouvoirs d'eau. Pourquoi six mille chevaux-vapeur sont-ils perdus inutilement à Grand Métais, faute de développement? Pourquoi les pêcheries qui entourent la péninsule sont-elles si peu organisées, si peu rémunératrices et surtout échappent tant à votre contrôle? Pourquoi les forêts couvrent-elles encore la plus grande partie du territoire qui vous appartient? Pourquoi le colon n'est-il pas poussé à défricher ce territoire, à vendre un bois qui apporterait chez vous un profit si considérable et à le couvrir chaque année de récoltes dorées qui, elles-mêmes, d'années en années, ajouteraient fortunes aux fortunes sous forme de dépôts dans vos banques, et vous donneraient une influence proportionnelle? Pourquoi les touristes ne sont-ils pas attirés chez vous par des routes convenables qui seraient entretenues durant toute la belle saison, et ne sont-ils pas logés dans des hôtels et pensions de bonne tenue qui seraient échelonnés dans les sites enchanteurs qui couvrent vos rives? Pourquoi cette péninsule de Gaspé ne serait-elle pas pour le touriste, si vous l'organisiez, le paradis de l'été et la merveille de l'hiver? Il n'y a pas de raison, en effet, pour que votre saison d'été ne dure que six semaines. Si vous aviez des bonnes routes et des bons hôtels, la saison d'été devrait durer quatre mois. Et avec le service de chemin de fer amélioré, les bons hôtels couvriraient votre pays d'argent. Durant l'hiver, la chasse abonde dans vos bois, et le neurasthénisme dans les villes. Pour n'avoir pas développé les endroits les plus ravissants de notre province, nous

voyons chaque année nos propres gens gagner les Etats-Unis par milliers et porter de l'autre côté de la ligne 45ième des millions qui devraient plutôt nous venir ici des Etats-Unis.

Notre organisation économique a été faussée. Nous ne nous sommes toujours occupés que de politique, croyant par là nous occuper de nos affaires, alors que nous perdions notre temps à parler inutilement et que nos affaires périssaient. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Le moyen est unique et partout le même: l'organisation. Organisez-vous! Chez vous l'organisation produira plus qu'ailleurs, parce que votre pays est riche et qu'il a en plus la salubrité du climat et la beauté du paysage, choses qui ne coûtent absolument rien, qu'on ne trouve pas partout et qui représentent précisément les articles qui se vendent le plus cher et qui sont le plus en demande de nos jours.

Mais quoi que le marchand possède dans son magasin, si les portes du magasin restent closes, l'article ne se vend pas. La porte de votre magasin, c'est la grande route, la route nationale, les voies ferrées; le chemin de fer jusqu'à Matapédia peut aller, bien que loin d'être parfait, mais pourquoi ne réussiriez-vous pas à obtenir que de Matapédia à la Pointe de Gaspé, le service soit bon?

Il ne faut pas laisser croire à ceux qui dirigent les télégraphes que les messages peuvent être livrés par la poste sans inconvénient.

Ouvrez donc vos portes, et votre réputation attirera la clientèle. Il faudra après cela faire l'étalage, je veux dire que la région devra donner aux voyageurs le confort et le service qu'ils requièrent: bons hôtels, bonnes pensions.

Savez-vous, Mesdames et Messieurs, qu'il est entré dans la Province de Québec l'an dernier, des millions d'argent de touristes. Quelle a été votre part? Vous l'êtes-vous demandé? Je ne saurais moi-même répondre à cette question mais je suis sûr qu'elle était inférieure à celle qui aurait dû vous revenir.

Vous avez des intelligences et des volontés prêtes à agir, trouvez le souffle, cherchez le ciment, et l'édifice s'érige, et la vie apparaît. Vous avez les organismes voulus pour créer d'autres intelligences et d'autres volontés: maisons d'éducation, séminaire, rien ne vous manque du côté intellectuel, pas plus le dévouement des maîtres que la science qu'ils tiennent à votre disposition.

N'attendons pas le salut des étrangers et ne demandons pas au gouvernement de tout faire. Voyons un peu ce que nous pourrions demander à la mer.

Nous avons pêché du poisson pour \$2,500,000. alors qu'Ontario en pêchait 50% de plus; le Nouveau-Brunswick, près du double; la Nouvelle-Ecosse au-delà de cinq fois plus et que la Colombie Britannique en pêchait dix fois autant que nous.

Voici ce que dit la Notice sur les Pêcheries Canadiennes dans l'Annuaire des statistiques du Gouvernement Fédéral 1920: "On peut dire sans exagération que le Canada possède les pêcheries les plus vastes du monde et que l'abondance, l'excellence et la variété de leurs produits ne sont pas surpassés," puis plus loin: "Les rives des provinces de l'Atlantique depuis Grand-Matane jusqu'au Labrador mesurent plus de 5,000 milles, les étendues maritimes qu'elles comprennent, la Baie de Fundy 8,000 milles carrés, l'estuaire du Saint-Laurent au moins deux fois plus grand et d'autres eaux océaniques représentent ensemble 200,000 milles carrés, c'est-à-dire plus des 4/5 des pêcheries du nord de l'Atlantique. de plus, l'on compte 15,000 milles carrés d'eau intérieures sous le contrôle absolu du "Dominion" et votre région est entièrement comprise dans ces eaux.

La Colombie Britannique a commencé à pêcher en 1876, elle retirait des eaux, cette année-là \$104,000. de poisson; elle retirait l'an dernier \$2,300,000. La Nouvelle-Ecosse en 1870, pêchait déjà \$4,000,000. de poisson; elle pêchait l'an dernier pour \$12,700,000. soit une augmentation d'au-delà 4 pour 1. Le Nouveau-Brunswick pêchait en 1870 pour \$1,131,000.; il pêchait l'an dernier pour \$4,423,000. soit 4 pour 1. Ontario pêchait pour \$264,000. en 1870; elle pêchait en 1920, pour \$3,264,000. soit au-delà de douze fois plus. La Province de Québec en 1870, pêchait déjà pour \$1,161,000.; en 1920, elle pêchait pour \$2,592,000. soit un peu plus du double.

Le pêcheries totales du Dominion étaient de \$6,577,000. en 1870; elles sont de \$49,241,000. en 1920, soit 7½ fois plus, notre province a un peu plus de 2 fois.

Là encore, il est vrai de dire que nous suivons une marche ascendante, mais dans une proportion bien plus faible que celle que suivent nos voisins, et c'est là un grand danger pour nous.

Voyons d'ailleurs la manière dont sont outillés les pêcheurs des différentes provinces: la Nouvelle-Ecosse possède cinq chalutiers à vapeur, huit bateaux de pêche à vapeur, 480 voiliers et embarcations à gazoline; le Nouveau-Brunswick possède deux bateaux de pêche à vapeur et 291 voiliers et embarcations à gazoline. Ontario possède 124 bateaux de pêche à vapeur; l'Alberta en possède un, la Colombie Britannique possède 4 chalutiers à vapeur, 21 bateaux de pêche à vapeur; la Province de Québec ne possède aucun chalutier, ni aucun bateau de pêche et n'a que 8 voiliers et embarcations à gazoline. La plupart des établissements de pêche du Québec ne comprennent qu'un ou deux hommes et un chaloupe à gazoline.

Voyons maintenant pour les congélateurs et les glaciers: l'île du Prince-Edouard en a 7; la Nouvelle-Ecosse 312; l'Alberta, 36; la Colombie Britannique 5 et la Province de Québec 268.

Par ailleurs, Québec occupe le deuxième rang par le nombre de ses petites poissonneries. Elles sont au nombre de 474 dans l'île du Prince-Edouard, 4575 dans la Nouvelle-Ecosse, 888 dans le Nouveau-Brunswick, 38 dans l'Ontario et 1565 dans la Province de Québec.

Ce fait et les autres qui précèdent font voir une absence d'organisation dans nos pêcheries. La valeur du matériel roulant pour la Nouvelle-Ecosse est de \$9,393,000.; pour le Nouveau-Brunswick \$3,567,000.; pour l'Ontario, \$3,269,000.; pour la Colombie Britannique \$9,185,000. et pour le Québec \$2,570,000.

Mesdames et Messieurs, ce n'est pas le talent qui nous manque, ni le poisson non plus. Il n'y a pas de doute qu'avec plus de capital, plus de monde et surtout plus d'organisation, nous saurions tirer des mers où baigne votre belle région, des poissons frétilants qui seraient vite convertis en millions dont la race a tant besoin pour développer les richesses de son sol.

Je vous ai parlé de pouvoirs d'eau. Faites la liste de ce qui existe et devrait se développer sans retard. Je sais que tout cela demande du travail, de l'énergie et de la persévérance, mais vous avez chez vous les intelligences et les coeurs valeureux, capables d'entreprises aussi difficiles mais aussi fructueuses.

Votre principale richesse est votre capital humain. Conservez-le précieusement, développez-le, gardez-le. Que pas un de vos hommes, que pas une de vos femmes ne laisse la région. Vos hommes instruits voudront utiliser leurs talents et leur savoir

au développement de leur petite patrie. Ils ont commencé déjà. Ils ont accompli une oeuvre considérable, ils continueront.

Vos ressources naturelles seront transformées sur place, vos arbres tournés en pâte ou en planches, et les fils des cultivateurs des vieilles paroisses planteront à leur place des clochers d'église.

Pour cela, il faut des chefs. Mais il faut aussi la confiance de tous dans leur contrée d'abord et dans leurs hommes ensuite. Il ne faut pas qu'on attende pour encourager les siens d'en avoir trouvé qui soient tellement parfaits qu'il n'en existe pas de semblable. Qu'on soit seulement satisfait que les chefs d'ici ne soient pas moins bons que les chefs d'ailleurs, et ceux des vôtres que je connais valent les meilleurs que j'ai rencontrés.

Le public chez vous qui exporte son capital devrait, avant de placer son argent en dehors, même sur les meilleures valeurs, commencer par aider toutes les bonnes entreprises locales qui le méritent.

Quand je parle d'entreprises qui méritent d'être encouragées, je n'ai en vue que celles qui ne comportent aucun élément de spéculation. La spéculation n'a jamais enrichi personne, seul le travail régulier et constant finit par produire quelque chose.

Gardez vos hommes; gardez votre argent, au moins tout ce que vous en pouvez employer profitablement. Encouragez vos compétences locales au fur et à mesure qu'elles se seront affirmées. Et, s'il vous arrive qu'il se présente un surplus en hommes et en capital, qui ne puisse vraiment pas être utilement employé chez vous, eh bien voyez toujours à ce que vos fils et vos deniers n'aillent pas servir contre vous ou n'aillent pas se perdre dans des spéculations inconnues. Placez les uns dans les meilleures maisons de la province de Québec et placez les autres dans les meilleures entreprises canadiennes-françaises.

Voilà comment je comprends le patriotisme pratique qu'il faut avoir envers la petite et la grande patrie. Faire d'abord tout ce qu'on peut pour développer ce qui nous entoure et travailler ensuite pour la communauté.

Il est toujours bon de croire que l'argent le mieux placé est celui que l'on place dans sa propre affaire ou dans les affaires de ses proches et que le travail le plus rémunérateur est celui que l'on accomplit dans son propre champ ou dans son propre village.

Le proverbe dit bien "Personne n'est prophète dans son pays", mais laissez-moi vous assurer que celui qui n'est pas prophète chez lui ne l'est guère plus ailleurs.

Un ami à qui je demandais certains renseignements sur Rimouski, m'écrivait que la première messe y fut dite le 7 décembre 1663 par le père Jésuite Henri Nouvel, à l'endroit qui s'appelle maintenant Pointe-au-Père. J'apprends aussi que Rimouski a été incorporée en ville le 5 avril 1869, deux ans après l'acte de la confédération.

Mon ami rappelle ce que la population demande, savoir: creusage d'un port à eau profonde pour transatlantiques, route nationale Rivière-du-Loup ou Nouveau-Brunswick par Matapédia, un chemin de fer Rimouski-Edmundston, et développer les relations avec la côte-nord, enfin un hôpital.

Je ne vois pas pourquoi on ne terminerait pas maintenant le creusage à eau profonde de votre port. On m'a dit que la route nationale par Matapédia sera bientôt un fait accompli, grâce au dévouement de votre député M. Auguste Tessier. Et je crois qu'on bon moyen de centraliser les affaires du sud entre vos mains, serait d'organiser un commerce régulier

avec la côte-nord. Pourquoi en effet ne seriez-vous pas là le centre de toutes les affaires pour la côte-nord? Ce territoire est vaste et trop étendu pour qu'on songe d'ici longtemps à y établir un chemin de fer. Il sera donc à l'avantage des nordistes de transiger directement avec Rimouski, et cette affluence de la part du Nord vers Rimouski y attirerait aussi les affaires du sud, en vue d'échanges.

Attirons le commerce de la Péninsule dans la Province de Québec en centralisant le capital, le commerce et la compétence à Rimouski: bons gérants de banque, commerçants entreprenants sauront réunir dans leurs mains tous les produits en offrant des prix en rapport avec une classification selon la qualité, encourageant ainsi les fermiers-pêcheurs à mettre de l'ordre et de la régularité dans leur production agricole; enfin former des connaisseurs qui aient la compétence pour apprécier, financer et distribuer vos richesses à leur pleine valeur sur les marchés les plus favorables.

Organisez vos capitaux après des études solides et placez-les dans des affaires de votre région autant que possible, ou à tout le moins par l'entremise d'hommes de chez vous, dans des entreprises de la Province de Québec.

Votre mission, celle de la petite patrie, comme celle de la Bretagne, de la Provence, de la Normandie, est de faire des enracinés qui tiennent la race au sol et l'empêchent de glisser avec les sables mouvants des cités, ces déserts de tradition, d'exporter le surplus de vos vivres et de vos marchandises, de garder vos hommes. Vos professeurs les forment bien, fournissez-leur le travail et l'aisance par l'organisation économique. Remplacez les arbres par des blés, la solitude par la vie. Placez des routes, des chemins de fer, le téléphone et le télégraphe entre des distances, l'isolement disparaîtra, vous vous toucherez, vous serez unis, vous serez assez forts, vous vous connaîtrez mieux, vous serez meilleurs, les bons exemples serviront réciproquement. Ne laissez pas vos dollars improductifs. L'argent dans votre tiroir ne servira à personne; mal placé, il peut nuire ou disparaître; au contraire, placé selon des conseils sages et éclairés, il rendra service à la race et enrichira son possesseur.

Ne méprisons pas les richesses, elles sont des dons du ciel que nous devons développer et conserver, afin de les faire servir aux besoins de la race qui les possède, elles sont le glaive de la lutte, elles sont nécessaires au confort public et privé, elles forment le corps de la charité, elles forment l'enveloppe des vertus sociales. La race qui néglige d'utiliser ses talents et les ressources que la Providence a mise à sa disposition, voit les premiers s'atrophier et les seconds passer aux mains des étrangers.

Ces paroles, Mesdames et Messieurs, peuvent vous paraître bien étranges, permettez-moi de vous rassurer. Je suis aussi éloigné du matérialisme que je le suis de l'idéalisme pur. Je crois avec vous que la sagesse se trouve entre les deux extrêmes. Je voulais ce soir que nous notions ensemble les progrès accomplis par la race au point de vue économique et que nous nous réjouissions de voir au milieu de nous, des jeunes gens pleins d'ambition et qui se préparent en ce moment à agrandir le beau domaine que leurs pères leur ont ouvert, à cultiver les champs que leurs prédécesseurs ont défrichés, à donner à votre belle région l'essor économique qui ajouterait au confort de chacun et à l'influence de vos dirigeants.

**Guy Massicotte,
Université du Québec à Rimouski.**

La colonisation a toujours été prêchée pour deux grandes raisons: la première est d'ordre moral, la seconde, d'ordre économique.

Les Canadiens français, aux dires des dirigeants civils et religieux de l'époque, formaient un peuple de défricheurs. Ce peuple devait se maintenir dans ses traditions religieuses et morales. De plus, la ville apparaissait comme un lieu de perdition pour le chrétien. Voilà certaines raisons d'ordre moral apportées pour inciter le peuple canadien-français au retour à la terre, à cette terre nourricière des âmes et des corps. Appelée "agriculturisme", cette philosophie de la vie fut prêchée comme la vocation providentielle et nationale des Canadiens français.

Les raisons d'ordre économique sont quelque peu différentes. Il fallait surtout enrayer le chômage afin d'assurer le relèvement économique de la province. Pour ce faire, on proposa de décongestionner les villes et villages en fondant des nouvelles paroisses.

En plus de venir en pays de colonisation "pour répondre aux desseins de la Providence, fonder une paroisse et donner à Dieu le témoignage de leur esprit de foi et de leur bonne volonté"(1), les colons quittaient villes ou villages parce qu'ils ne pouvaient plus y faire vivre leur famille. Ils espéraient ainsi améliorer leur sort.

Nous essaierons, dans ce qui suit, de découvrir les motifs de la venue de ceux qui descendirent dans la vallée de la Matapédia et qui vinrent former d'abord un embryon de paroisse, ensuite un village prospère dans les limites actuelles de Val-Brillant. Comment pensaient-ils faire vivre leur famille sur les bords du lac Matapédia? Comment ont-ils survécu sur des terres en "bois debout"? De l'agriculture? De l'industrie du bois? Nous tenterons de saisir cette réalité vécue il y a cent ans et son prolongement jusqu'à nos jours.

* La Matapédia, orientation industrielle

Le vaste territoire qui compose la vallée de la Matapédia était peu connu et peu visité avant 1830. Le Chemin Kempt, terminé en 1833 et sa conversion en chemin Matapédia (1859-1868), ne donna pas l'élan désiré à la colonisation. Peu de colons choisirent de s'établir dans la Matapédia. En 1867, d'après un rapport de Joseph Rosa, seulement douze familles habitaient dans la vallée.

A cette époque, l'agriculture n'était pas l'activité première. La coupe du bois intéressait davantage les nouveaux venus. De 1850 à 1872, Pierre Brochu, gardien d'un poste ou maison de repos à "la tête du lac Matapédia" (aujourd'hui Sayabec), fit des chantiers nombreux et même considérables. Il eut un moulin à scie. En 1861-1862, il employa plus d'une trentaine d'hommes aux travaux de la coupe et du flottage du bois. L'exploitation forestière avait pris le pas sur l'agriculture.

La construction du chemin de fer, commencée en 1869 et terminée en 1876, offrit à la colonisation un vaste territoire à peupler et à développer.

* Au début, la colonie

Dans les limites actuelles de Val-Brillant, au coeur de la vallée de la Matapédia, seulement quatre familles résidentes assistèrent au passage du premier convoi de l'Intercolonial, le premier juillet 1876.

Par la suite, le chemin de fer attira les colons. On en compte seize pour la seule année 1879, venus de Sainte-Françoise et des Trois-Pistoles. En 1880, la jeune colonie porte le nom de Cedar Hall et est peuplée par une trentaine de familles. Les nouveaux venus s'établirent en "squatters" et commencèrent immédiatement à débarrasser un morceau de terrain pour y bâtir un camp.

Avant 1880, les gens de la colonie ne vécurent ni de

val-brillant

la colonisation d'un territoire par l'exploitation forestière

l'agriculture ni de l'industrie du bois. La forêt recouvrait tout le territoire mais aucune compagnie n'exploitait ces ressources. L'absence de "terres faites" empêchait le développement de l'agriculture. Pourtant, deux cents âmes vivaient dans cette nouvelle colonie. Les pères de familles devaient se rendre dans les vieilles paroisses pour y travailler de temps à autre.

* Cedar Hall prend une orientation industrielle

La nature elle-même montra aux premiers colons l'orientation que devait se donner Cedar Hall. La forêt immense et alors inépuisable en apparence, serait le gagne-pain des familles. Les pionniers se firent donc bûcherons.

Au tout début de la paroisse, le territoire était complètement recouvert par la forêt. Avant de devenir cultivateur, le colon qui est allé s'établir à (. . .) (Cedar Hall) a dû d'abord arracher le sol à la forêt. Avant même d'apprendre son métier de cultivateur, il a dû apprendre celui de bûcheron.(2)

Rapidement la colonie prit une orientation industrielle. En 1881, les King Brothers devinrent propriétaires de la seigneurie du lac Matapédia. La même année, ils accordèrent un contrat considérable de coupe de bois de construction à la Howard Guernasy Manufacturing Co.. Le développement de la colonie sera, semble-t-il, assuré par l'exploitation forestière.

C'est l'industrie du bois qui attirait surtout les colons vers la jeune colonie. La forêt recouvrait toutes les terres et la localité possédait un moulin à scie. Les nouveaux venus concentrèrent donc leurs efforts vers l'exploitation forestière.

Vers 1880, Joseph Smith vint s'établir à Cedar Hall. Il ne désirait pas devenir cultivateur. Il s'était procuré du gouvernement d'immenses territoires qu'il voulait exploiter. Il avait un goût particulier pour la colonisation. En tant que producteur de bois il invitait les colons des paroisses du bord du fleuve à venir résider dans la région. Aux dires de madame Antoine Paradis de Val-Brillant, petite-fille de François-Xavier Bélanger arrivé en 1888, celui-ci donnait comme raison de sa venue que Cedar Hall possédait un moulin et qu'on payait un bon prix pour le bois coupé.

La production du bois devint donc l'activité principale pour plusieurs. Par exemple, Alphonse Lauzier, arrivé en 1878, a construit et exploité, durant sa vie, quinze moulins à scie. Il fallait donc conserver et protéger cette industrie.

En 1884, après le feu qui détruisit les scieries King Brothers, Raphaël Nolin, leur gérant, les reconstruisit le même automne, montrant ainsi l'importance et l'intérêt des colons et des compagnies pour la production du bois.

* L'agriculture: une activité de subsistance

L'industrie du bois procurait du travail et un revenu intéressant, mais ne produisait pas la nourriture nécessaire à la survie des habitants. Dans une colonie éloignée des grands centres, où le transport de la nourriture par la voie plutôt lente du chemin de fer était impensable, les colons devaient se suffire à eux-mêmes, au moins pour les premières nécessités. C'est pour cette raison que les pionniers se firent agriculteurs.

D'abord une activité de subsistance, l'agriculture prospérait à mesure que la forêt reculait. Les premiers abattis étaient

devenus en peu de temps de riches pâturages. Le sol se trouva propice à la culture des céréales et des légumes. Mais l'agriculture demeurait davantage une occupation familiale qu'une entreprise se suffisant à elle-même. Même si l'industrie du bois semblait à elle seule assurer le développement de la paroisse, l'agriculture était considérée comme l'occupation principale des habitants de Cedar Hall: "Bien que la forêt procurât souvent un revenu monétaire supérieur à celui de l'agriculture, c'est cette dernière occupation qui était considérée comme l'occupation principale de la population".(3)

*** L'agriculture et l'industrie du bois: deux facteurs du développement de Cedar Hall**

Dès 1890, l'agriculture et l'industrie du bois se sont combinées pour assurer le développement de la localité. Cette union s'imposait: l'industrie du bois rapportait des profits mais ne lui procurait pas de nourriture: d'autre part, les conditions géographiques dans lesquelles on pratiquait l'agriculture exigeaient des efforts disproportionnés par rapport aux résultats: "Comme dans la plupart des municipalités de ce type, ce n'est pas l'agriculture qui faisait vivre la famille du cultivateur, mais c'est plutôt le cultivateur qui par son travail faisait vivre sa terre".(4) Cependant, des succès modestes se manifestèrent. Après environ dix ans de ce genre de colonisation, le nombre de résidents s'élevait à 575 et les colons occupaient toutes les terres du premier rang. En 1901, la population atteignait le chiffre de 1600 âmes. Les colons occupaient entièrement les deux premiers rangs et accaparaient presque complètement le troisième.

*** La colonisation orientée vers l'exploitation forestière**

Dès lors, les colons qui se dirigeaient vers Cedar Hall (paroisse Saint-Pierre du Lac), dans la Matapédia, en pays de colonisation, étaient assurés de faire vivre leur famille au moyen de l'agriculture et de l'exploitation forestière.

Les responsables comprirent que, dans cette région, la colonisation ne pouvait être liée qu'à l'agriculture. En 1910, dans le **Guide du Colon**, cahier publicitaire publié par le Ministère de la colonisation, on insistait sur le fait que les forêts étaient très étendues et très exploitées et que le colon pouvait y trouver de l'emploi constamment en dehors de l'époque des semences et des récoltes.

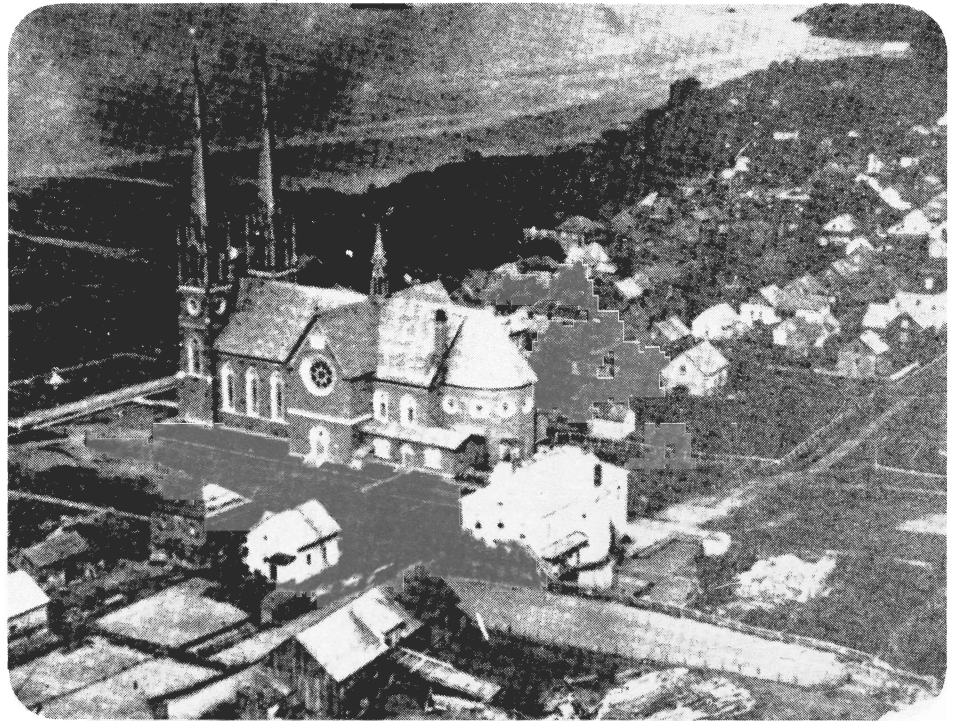
Cela suppose naturellement l'existence de "chantiers" et des scieries pour l'exploitation sur place. Tous ceux qui veulent y prendre part sont à même de le faire. Ainsi, le colon n'a-t-il jamais de morte saison et les "chantiers" l'attendent pour l'aider à nourrir sa famille, quand sa terre lui a donné tout ce qu'elle était en mesure de lui donner.(5)

Antoine Bernard a su saisir cette impression qui se dégage "de cette terre montagnaise longtemps considérée comme inhospitalière à l'homme" et, où l'industrie forestière marche de pair avec la colonisation apportant sa large part de développement et de stabilité:

Et c'est plaisir de saisir au passage le sourire de satisfaction du présent, de foi en l'avenir, qui éclaire le visage bruni de l'habitant (. . .) en route pour la scierie, ou de sa vigoureuse compagne qui revient des vaches, entourée de sept ou huit marmots. C'est le royaume du bois, des gros pâturages, des enfants sains et joyeux, nourris qu'ils sont du lait des troupeaux et de l'air des montagnes.(6)

*** La relève assurée par la jeunesse**

Les fils de cultivateurs et les nouveaux venus voyaient s'of-



VAL-BRILLANT

frir à eux deux possibilités d'assurer un gagne-pain: le travail combiné d'agriculteur et de travailleur forestier et celui de journalier-bûcheron. Les fils de colonisateurs, habitués à la dure vie des bois et des champs, choisirent de s'établir sur la terre paternelle ou sur une autre dans un rang voisin. Le métier de journalier n'offrait pas autant d'avantages que le travail mixte d'agriculteur et de travailleur forestier, ils devinrent donc plus précisément des ouvriers agro-forestiers.

En 1920, la John Fenderson Lumber Co. qui exploitait une des nombreuses scieries de la région, payait pour un bon homme, à Val-Brillant, un salaire de \$2. par jour. Somme souvent insuffisante pour nourrir une famille nombreuse. Par contre, à la même époque, un cultivateur apportait au moulin, dans la même journée, deux cordes de bois qui lui rapportaient chacune \$2. et cela sans nuire à l'agriculture à laquelle il s'adonnait durant l'été. Toutefois, l'industrie forestière était en grande partie responsable des progrès réalisés dans la paroisse. Les scieries procuraient un travail continu à plus de 150 personnes. Durant l'été, le moulin fonctionnait jour et nuit. A l'intérieur du moulin, des préposés opéraient en plus de la "grande scie", cinq moulins à bardeaux. De nombreux ouvriers étaient employés aux ouvrages connexes; par exemple, dans la cour, d'autres chargeaient les wagons pour l'expédition du bois. A l'automne, l'expédition du bois terminée, les journaliers du moulin allaient rejoindre les équipes de bûcherons qui travaillaient à l'année.

Jusqu'en 1929, Val-Brillant connut une ère de prospérité remarquable. Le chômage n'existait pas. L'industrie du bois et l'agriculture procuraient de l'emploi à l'année longue à toute la population. Mais hélas, la crise économique vint mettre un terme à cette période de grands progrès.

*** De la grande crise à la révolution tranquille**

En frappant les industries du bois, la crise montra que la stabilité de la paroisse dépendait en grande partie de l'exploitation forestière. Au cours de la décennie qui suivit, les familles de journaliers au village vécurent des années de grande misère.

En 1941, on assista à la fermeture définitive du moulin à scie, qui avait fait vivre la moitié de la population pendant

cinquante ans. L'exploitation abusive de la forêt par les colons et les compagnies était responsable de cette situation désastreuse. On en devine les conséquences néfastes, dans l'ordre économique, social et familial. La population qui avait dépassé en 1931 les 2000 âmes passa en 1941 à 1884, en 1951 à 1793. Durant cette période de marasme, seule l'agriculture parvint à tenir le coup.

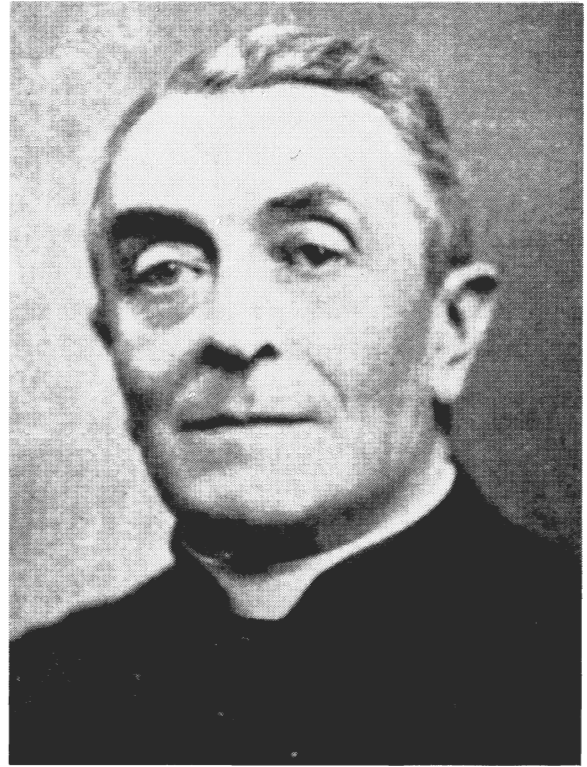
La paroisse voulut se donner une nouvelle orientation: elle devint essentiellement agricole. Aux dires du curé Joseph-Désiré Michaud, cette nouvelle vocation continua d'ajouter des lauriers aux succès accumulés naguère: "L'industrie l'ayant boudée et désertée, pour conserver son titre (Reine de la Vallée), elle a demandé à l'agriculture de redorer son blason. Et elle a réussi, puisque de l'avis de tous, notre paroisse est une des meilleures de la vallée au point de vue agricole."⁽⁷⁾

Malgré les efforts de réorganisation de la paroisse, Val-Brillant avait vécu de meilleures années. A la fermeture du moulin vint s'ajouter la désertion du sol. Des 14 cultivateurs résidant en 1955 dans le seul rang 2 est, il n'en reste actuellement que deux. La modernisation des fermes explique, en partie, cette situation. Pour vivre sur la terre, il fallait opérer des changements trop nombreux et trop profonds; les cultivateurs quelque peu âgés renoncèrent à tout projet d'amélioration et d'expansion de leurs fermes.

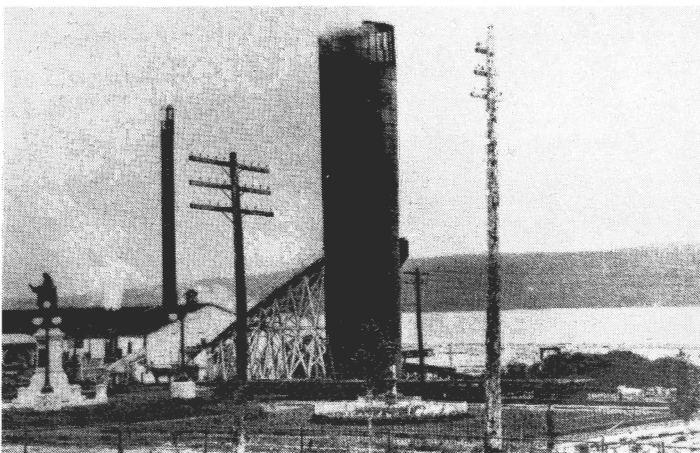
La centralisation des services dans les villes vint décider les derniers hésitants. La fermeture de la beurrerie et des entrepôts frigorifiques de la Firme Nicole Frères, le départ du bureau de l'agronome et des quartiers généraux de l'Association pour la protection des forêts de la Rive-Sud du Saint-Laurent, la fermeture des écoles de rang et le départ du bureau de l'inspecteur des Ecoles du district, la centralisation des cours de niveau secondaire dans les écoles polyvalentes sont autant de raisons qui font que Val-Brillant n'est plus le chef-lieu administratif de la vallée. La population passa en 1961 à 1732, en 1966 à 1620, en 1971 à 1267. Amqui était devenue la métropole de la vallée.

De nos jours, Val-Brillant conserve toujours son caractère agro-forestier. De jeunes cultivateurs exploitent presque toutes les terres de la paroisse et la sylviculture est venue remplacer les chantiers d'autrefois. La population est parvenue à vivre et à survivre en demeurant fidèle à une double vocation qui a évolué en agriculture spécialisée et en sylviculture, deux activités toujours complémentaires dans l'économie rurale d'aujourd'hui.

Gabriel Auclair, étudiant
Université du Québec à Rimouski.



L'ABBE JOSEPH-DESIRE MICHAUD: "Il a façonné la physionomie de Val-Brillant, il a marqué de son empreinte le caractère social et religieux de la paroisse". . .



Le moulin à scie qui faisait vivre la moitié de la population de Val-Brillant.

REFERENCES:

1. Luc Sirois, prêtre, **Sermon de circonstance prononcé au cours de la messe pontificale chantée en l'église de Val-Brillant par Monseigneur Georges Courchesne, le lendemain de la consécration de l'église**, septembre 1949.
2. Gérald Fortin, **La fin d'un règne**, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 126.
3. **Loc. Cit.**
4. **Loc. Cit.**
5. Alfred Pelland, **La colonisation dans la Province de Québec. Guide du colon**, Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1910, p. 60 et 63. Ce paragraphe est textuellement copié d'Arthur Buies, **La Vallée de la Matapédia. Ouvrage historique et descriptif**, Québec, Léger Brousseau, Imprimeur-Editeur, 1895, p. 36.
6. Antoine Bernard, **Au pays canadien. La Gaspésie au soleil**, Tours, Mame, 1925, p. 36.
7. Jos.-D. Michaud, **Les fêtes de Val-Brillant, 18, 19 et 20 septembre 1949. 1889-1949**, Val-Brillant, (s. éd.), 1949, p. 13.

dans nos maisons d'enseignement

UNE THESE SUR LE PROGRES DU GOLFE

Au cours de l'année, la recherche au niveau régional s'est enrichie d'un nouvel apport. En effet, monsieur Charles Trébaol, professeur au Collège de Rimouski et présentement en congé d'études doctorales en France, vient de défendre une thèse de maîtrise en histoire régionale. Elle porte le titre suivant: **Le Progrès du Golfe et la réalité internationale [1904-1969]**. (Sherbrooke, Thèse de Maîtrise — Histoire, 1976. vi — 143 p.) L'ensemble de ce travail illustre les grandes préoccupations du journal rimouskois en ce qui concerne l'actualité internationale, ses jugements et la manière d'interpréter ces événements tout au long de sa publication.

Dans son premier chapitre, l'auteur fait l'histoire du **Progrès du Golfe** de sa naissance à sa fusion avec **l'Echo du Bas St-Laurent** en 1970. On y énumère les diverses corporations et équipes rédactionnelles qui ont, tour à tour, dirigé et animé l'hebdomadaire. Le journal a eu durant une grande partie de son existence comme actionnaire et rédacteur principaux, messieurs Jules Brillant et Eudore Couture. Ainsi, "il est intéressant de constater que Brillant, libéral, était en société avec Couture, l'homme aux tendances nationalistes. De cette coalition entre deux types différents de bourgeoisie, ne peut certainement ressortir qu'une vision bourgeoise du monde" (p. 19-20) en plus d'exprimer une idéologie nettement catholique et ultramontaine.

En chapitre II, monsieur Trébaol fait une vaste enquête quantitative pour déterminer de manière précise quelle est la physionomie du journal quant à l'évolution de sa structure matérielle (format, colonnes, etc.) et de son contenu (titre, publicité, information régionale, réalité internationale). Plusieurs tableaux et graphiques statistiques illustrent les résultats obtenus notamment pour la proportion d'articles sur la réalité internationale. Même si, de 1904 à 1950, les questions internationales n'occupent que 2.07% de la surface du journal, il apparaît que 53.8% des numéros y consacrent des articles. Ce dernier chiffre indique un grand intérêt des rédacteurs pour ce genre d'informations. De plus, l'auteur nous apprend que **Le Progrès du Golfe** puisait plusieurs de ses articles sur ce sujet dans des grands journaux canadiens et étrangers, dont une agence de presse internationale.

L'importance de la réalité internationale dans les pages du **Progrès**, ainsi prouvée, l'auteur analyse, dans sa dernière partie le contenu des articles sur l'actualité internationale regroupés autour de grands événements. On y traite des réactions du journal à l'occasion de la guerre russo-japonaise de 1904 à 1905, des problèmes religieux en France, la grande guerre, la révolution russe, la crise économique, etc.

L'auteur conclut que le **Progrès du Golfe** n'avait pas une vision unique et une explication totalement rationnelle sur ces questions. Il résume ainsi l'évolution des points de vue de l'hebdomadaire régional:

[...] les deux lignes de force irrationaliste et rationaliste se retrouvent sans cesse dans les événements internationaux étudiés. La première marque surtout la période allant de 1904 jusqu'à la crise économique. Après, la deuxième tendance est plus manifeste et les analyses semblent plus rationnelles en ce qui a trait à la politique. Le journal, par contre, ne saisit absolument rien aux idéologies radicales et prend systématiquement une position de défense devant tout ce qui s'oppose aux valeurs de la civilisation judéo-chrétienne et de l'ordre bourgeois qui en est le grand bénéficiaire du moment. Comment pourrait-il en être autrement car comme nous l'avons vu le **Progrès du Golfe** est aux mains de la classe bourgeoise et vit de la tradition catholique française, nationaliste et ultramontaine qui anime le Devoir dont il suit la ligne de pensée. [p. 127-128.]

Donc une recherche d'un grand intérêt pour la connaissance des idéologies véhiculées par les bourgeoisies locales dans la première moitié du XX^e siècle. Ces travaux se multipliant, peut-être pourrions-nous mieux cerner des aspects de la réalité socio-économique et idéologique au niveau régional. Les entreprises d'histoire "globale" au plan de la province ou du pays seront ainsi mieux alimentées et mieux nuancées.

Enfin, il serait souhaitable qu'on dépose quelques exemplaires de ce travail dans les bibliothèques de la région. Ainsi, on permettrait à cette recherche de porter des fruits et de rendre service à ceux que les problèmes de cet ordre intéressent.

Antonio Lechasseur, étudiant
Université du Québec à Rimouski.
Octobre 1976.

L'HISTOIRE AU 1er CYCLE DU SECONDAIRE

L'esprit de l'histoire au premier cycle du secondaire a bien changé depuis deux ans. L'ancien programme, maintes fois décrié par les étudiants, les professeurs, les parents, a été modifié de fond en comble. On lui reprochait entre autres d'être trop chargé (il comprenait l'histoire de l'homme, de la préhistoire à nos jours), d'être mal adapté à la psychologie de l'élève de secondaire I et II (trop de dates, de faits, de personnages à mémoriser), enfin, ce programme décourageait davantage l'élève dans ses recherches en histoire qu'il ne l'incitait à les poursuivre.

Depuis 1974, heureusement, un nouveau programme d'**Initiation à l'histoire** a été mis sur pied. Son objectif spécifique consiste principalement dans

l'observation de l'expérience humaine: expérience de l'élève lui-même, de son entourage, de la société d'aujourd'hui et d'hier, du monde d'ici et d'ailleurs.

En secondaire I ou II (le choix de niveau est laissé aux directeurs d'école), l'élève aborde vraiment l'histoire pour la première fois d'une façon formelle. Pour cette raison, il importe que le programme qui lui est offert soit orienté d'abord vers une approche méthodologique de l'histoire plutôt que vers l'acquisition d'une somme de connaissances factuelles prédéterminées.

Pour mieux comprendre le cheminement de l'élève, déterminons les objectifs principaux qui le régissent.

LES OBJECTIFS GÉNÉRAUX

Le premier: **Initier l'élève à la démarche de l'historien**, est surtout d'ordre méthodologique. Toute action qui se veut efficace obéit à des lois, à des méthodes. L'initiation à la démarche de l'historien ne fait pas exception à cette règle. C'est au métier d'historien que nous essayons ici de sensibiliser l'élève: la démarche historique, la notion du temps, la mesure du temps, la division du temps, les matériaux de l'histoire, voilà autant de sujets abordés, essentiels à toute compréhension de l'histoire.

Le second objectif: **Faire saisir à l'élève la pluridimensionnalité de l'homme en action et la temporalité de la vie des hommes**, relève de l'histoire proprement dite.

L'homme qui agit ne peut être compris uniquement par l'étude d'une seule facette de son action. Il doit être considéré globalement dans tous les secteurs de son activité (son habitat, son mode de nutrition, son travail, ses loisirs, ses modes de transport, ses croyances, etc.).

De plus, l'homme d'aujourd'hui peut difficilement être compris sans jeter un regard sur l'homme d'hier. Il faut que l'élève puisse constater que tout n'est pas que changement, qu'il y a une certaine permanence dans l'action des hommes et, partant, dans les exigences fondamentales de la vie en société.

Pour réaliser cet objectif: trois champs d'explorations:

I. MOI ET LA VIE DES MIENS:

Ce champ d'exploration repose en grande partie sur les souvenirs personnels de l'élève. Il comporte en outre un certain apprentissage de la démarche historique puisque l'élève doit essayer de retrouver des documents qui étoffent ses souvenirs. Il pourra

ainsi retracer les principales étapes de sa vie, construire une autobiographie sommaire, et ensuite, en poussant plus à fond ses recherches, dresser une courte histoire de sa famille par le biais de sa généalogie. En manipulant des documents authentiques, il s'initie au métier de l'historien et en découvrant son propre passé, son appartenance à une lignée, il se sent beaucoup plus impliqué dans une histoire plus lointaine.

II. HISTOIRE DE MA LOCALITÉ:

On invite ensuite l'élève à élargir son champ d'exploration. L'histoire de sa famille l'a déjà sensibilisé à celle de son village, de ses pionniers, leurs modes de vie et leurs coutumes. Il apprend à connaître les principaux événements, les principales étapes qui ont marqué l'évolution de son patelin. Il se sentira ainsi plus solidaire, plus impliqué dans son évolution communautaire. Pour marquer sa compréhension, l'élève réalise divers travaux pratiques (maquettes, journaux d'histoire locale, costumes, reconstitutions historiques, tableaux, etc.).

III. HISTOIRE DE MON PAYS:

L'histoire de sa localité, c'est aussi l'histoire de son pays. Le système seigneurial n'est pas un phénomène isolé. Il ne s'agit pas ici d'empiéter sur le programme d'histoire nationale du second cycle. Nous essayons tout au plus de sensibiliser l'élève aux étapes marquantes de l'histoire de son pays: découverte, peuplement, système seigneurial, coutumes ancestrales, etc. L'élève doit pouvoir faire un lien entre son histoire à lui, celle de son village et celle de son pays.

Enfin, l'histoire n'est utile à l'homme qu'en tant qu'elle lui permet de mieux comprendre le présent. Nous nous en voudrions de ne pas aborder avec l'élève, pour terminer, une brève étude du Québec d'aujourd'hui situé dans son contexte canadien. Il s'agit tout simplement de lui expliquer le sens de certains mots qu'il entend sans doute fréquemment, tels, fédéralisme, gouvernement, lois, ministères, élections, municipalité, etc.

Tout au long de l'année, nous tentons de sensibiliser les élèves aux principaux faits de l'actualité québécoise dans divers domaines de façon à les amener à consulter les journaux et à discuter sur des événements récents. Nous croyons ainsi qu'après avoir complété son cours d'**Initiation à l'histoire 210**, l'élève du premier cycle du secondaire est mieux préparé à aborder, au second cycle, l'étude plus élaborée de l'histoire de son pays.

Raymond SOUCY,
Chef de groupe
Commission Scolaire Régionale
du Bas Saint-Laurent

textes d'histoire régionale

Dans les pages suivantes, nous présentons à nos lecteurs deux textes susceptibles de les intéresser. Ils constituent des documents propres à évoquer des paysages et des façons de vivre, voire des amours malheureuses.

le rocher percé

M. Lionel Pineau, professeur au Collège de Rimouski, a repéré dans le "Journal de l'Instruction Publique", second volume, 1858, p. 243-244, cette jolie description. Elle est l'oeuvre de M. Auguste Béchar, instituteur à Percé pendant de longues années.

Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Percé et qui en a été ainsi séparé par quelque rupture que je ne me charge pas d'expliquer. La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds; sa largeur de 1 arpent et demi, et sa longueur de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et en certains endroits ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse; mais vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif sillonné de veines blanches qui divise la masse en plusieurs pièces qui semblent être autant de fragments réunis. Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré-long assez régulier; mais examiné de près et en détail, vous découvrez de chaque côté beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, vous jetez la vue au-dessus de vous, et apercevez, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atôme à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à notre esprit et l'on est comme forcé de s'écrier: "Dieu seul est grand et puissant dans toutes ses oeuvres!" Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la nature a percé à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense couverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

Cet orifice mesure au-delà de 60 pieds de haut sur 80 de large, et a la forme d'une arche parfaite. A mer basse, l'on passe à pied sec sous cette voûte: à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toute voile. L'air qu'on y

respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette gueule béante qui aurait fourni une belle description à Virgile pour son entrée aux enfers. Le sol dans cette grotte est jonché de coquilles bivalves, d'os de poisson, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales pétrifiées des oiseaux qui habitent le sommet du rocher: sauf quelques incrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cette porte est parfaitement unie.

Il y avait autrefois une porte située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de vous dépeindre. Elle s'est effondrée, il y a quatre ans, avec un fracas épouvantable et heureusement sans causer aucun accident.

L'ascension du Percé est très difficile pour ne pas dire impossible, Il n'y a que la partie nord-ouest qui offre quelque chance de l'escalader et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de corde, et ont pu, sur la cime, contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroule de là à la vue; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité: à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre que le pied lui manqua; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillies en saillies, et vint tomber en lambeaux sur l'eau.

En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet de Percé. Ces oiseaux, qui arrivent ici au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs oeufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau, ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent, il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse: il y en a tellement, que bien souvent on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement depuis 4 jusqu'à 9 heures du soir que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant. Les embarcations, ordinairement montées par 3 hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens: les uns abattent leur proie à coup de rame et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol ceux des jeunes oiseaux qui

peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, et font entendre des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations raisonnent sous les flancs du Percé, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 ou 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un met exquis et très recherché.

Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la

brume épaisse permet à peine de voir un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes en temps d'orage et qu'on entend de bien loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents, contre lesquels ils seraient probablement venus se briser sans cela. Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinsent là tous les ans, non seulement pour leur servir de mets délicieux, mais encore pour leur éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard! . . . Qui ne voudrait reconnaître là la providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays?

toussaint cartier : “une légende d'un roman d'amourettes”

La vie de l'ermite de l'île Saint-Barnabé est fort mal connue. On ne peut vérifier et attester son passage dans notre région que par l'existence de quelques documents notamment ceux conservés dans les archives de la paroisse Saint-Germain-de-Rimouski. Intrigués par ce personnage, plusieurs auteurs nous ont transmis quelques récits de sa vie. L'un de ces écrits, que nous reproduisons ci-après, fut publié à Londres en 1769 par Miss Frances Brookes [1] dans son roman “Emily Montague”. Les détails qu'on y retrouve tiennent plus au talent imaginatif de cet écrivain qu'aux véritables faits d'histoire. Tout de même, ce texte est à même d'illustrer tout l'intérêt qu'a suscité la vie recluse de Toussaint Cartier, un personnage encore très présent de notre histoire régionale.

L'ILE BARNABE, 13 OCTOBRE

Je viens de faire une singulière visite: c'est à un hermite qui, depuis soixante ans, vit seul dans cette île. Je suis allé vers cet homme avec une forte préconçu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa ceux qui fuient la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature. Si j'étais un des monarques tyrans, et que je voulusse infliger la punition la plus cruelle que l'homme puisse éprouver, j'exclurais les criminels de toute espèce de société, et je les priverais à jamais de la vue consolante de leurs semblables.

Je suis malheureux même de la solitude à laquelle on est forcé dans un vaisseau; nulle expression ne peut rendre le mouvement de joie que j'éprouvai lorsque je vins en Amérique à la seule vue d'un pays habité. Le premier être qui m'apparut, la première maison, le premier feu indien dont j'aperçus la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causèrent les plus vifs transports que je ressentis ja-

mais; je connus alors toute la force de ces liens qui nous unissent l'un à l'autre, de cette affection réciproque à laquelle nous devons notre bonheur ici bas.

Mais je reviens à mon hermite; sa vue a détruit ma prévention fâcheuse; c'est un vieillard d'une taille au-dessus de la moyenne, ses cheveux et sa barbe, blanchis par l'âge, ajoutent à la vénération que sa figure inspire; ses regards semblent exprimer qu'il a connu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa personne un air de bienveillance et de bonté. Il m'a reçu de la manière la plus engageante, m'a présenté toutes les provisions que renfermait sa petite cellule, du lait frais, des fruits et de l'eau, qu'il était allé chercher dans une souce voisine.

Après un moment d'entretien, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner ma surprise, qu'un homme bon et plein d'humanité, comme il le paraissait, pût trouver son bonheur à fuir la société de ses semblables; je lui ai fait, à ce sujet, beaucoup de réflexions qu'il a écoutées poliment et avec la plus grande attention.

“Vous paraissez, m'a-t-il dit, d'un caractère à compatir au malheur des autres; mon histoire est courte et simple; j'aimai la plus aimable des femmes, et j'en fus aimé, mais l'ambition de nos familles qui avait l'une et l'autre des vues intéressées sur nous, vint traverser une union d'où notre bonheur dépendait; ma Louisa se voyant menacée de contracter, sans délai, d'autres engagements avec un homme qu'elle détestait, me proposa de fuir la tyrannie de nos parents; elle avait un oncle à Québec qui paraissait avoir pour elle une affection particulière.”

“Les déserts du Canada, me dit-elle, nous offriront peut-être un asyle que notre pays nous refuse. Après un mariage secret, nous nous embarquâmes; ce voyage mit le comble à nos malheurs. J'abordai

sur le rivage, voulant chercher quelques rafraîchissements pour ma Louisa; je revenais heureux de cette pensée que j'avais pu me rendre utile à l'objet de ma vive tendresse, lorsqu'une tempête s'élevant tout-à-coup, me força de chercher un abri dans cette baie; l'ouragan devint si furieux, je vis ses progrès avec une angoisse que je ne puis dépeindre; le vaisseau qui était en vue ne put résister à sa violence; les matelots descendirent dans la chaloupe; ils eurent l'humanité d'y placer ma Louisa; ils faisaient force de rames pour aborder vers la terre où j'étais; mes yeux étaient fixés sur eux avec effroi; je restais immobile sur le rivage, les bras tendus pour la recevoir; j'élevais au ciel les vœux ardents de mon cœur oppressé, lorsqu'une vague furieuse renversa la chaloupe; j'entendis un cri général, je crus même distinguer la voix de Louisa; le frêle bâtiment résistait encore; les matelots employèrent leurs derniers efforts; une seconde vague survint; je ne les vis plus! . . .

"Cet affreux spectacle ne sortira jamais de ma pensée; je tombai sans mouvement sur la terre! Lorsque je revins à la vie, le premier objet qui frappa mes yeux fut le corps inanimé de ma Louisa, étendu à mes pieds; le ciel me donna la triste consolation

de lui rendre les derniers devoirs. Tout mon bonheur est enseveli dans son tombeau! . . . Je fléchis le genou près d'elle, et je fis intérieurement le vœu au ciel de rester dans ces lieux jusqu'au moment où il me rejoindrait à celle que j'avais si tendrement aimé; tous les matins, je visite la terre qui couvre ses restes précieux, et j'implore du Dieu de bonté la grâce de hâter ma fin. Je sens que nous ne serons plus longtemps séparés; j'irai bientôt me réunir à elle pour ne plus la quitter." Il s'est arrêté; et, comme s'il eût oublié qu'il n'était pas seul, il est sorti d'un pas précipité, et s'est avancé vers un petit oratoire qu'il avait bâti, sur le rivage, près du tombeau de sa Louisa; je l'ai suivi de loin, et je l'ai vu tomber à genoux; mais respectant sa douleur, je suis revenu à son habitation.

Quoique je ne puisse pas précisément louer sa conduite, je fais plus que de l'excuser; j'admire presque l'exil éternel où le sentiment de sa perte le condamna. La dévotion est peut-être le seul baume salutaire aux blessures qui viennent d'un amour malheureux; le cœur est trop amolli par la tendresse pour attendre du soulagement des remèdes ordinaires.

1- Texte tiré de Charles Jacques, "L'ermite de l'île (sic) St-Barnabé", dans **Le Progrès du Golfe**, 10 avril 1931, p. 1 et 6.

On trouve une autre version de ce texte dans **La voix du Golfe**, 30 août 1867, p. 2.

Joseph-Charles Taché a lui aussi écrit sur l'ermite dans sa brochure **Les Sablons [Île de Sable] et l'Île St.-Barnabé** (Montréal, Librairie St-Joseph, 1885, 155 p.).



**MEMBRES À VIE DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU BAS SAINT-LAURENT**

BEAUPRE, l'abbé Jean-Bte, Rimouski

BELIVEAU, Gilles, Rimouski

BERUBE, l'abbé Alfred, Rimouski

BERUBE, l'abbé Léo, Rimouski

BRILLANT, Mme Jules-A., Rimouski

CHASSE, Soeur Pierrette, Rimouski

CHEVALIER, l'abbé Jean, La Pérade

CONSTRUCTION J.R.L. LTEE, Rimouski

DIONNE, Yves-Marie, Rimouski

DUBE, Georges-Henri, Rimouski

DUBE, Valère, Montréal

GAGNE, l'abbé J. Roger, Ste-Florence

LEGARE, F.X., Rimouski

MICHAUD, l'abbé Robert, Rimouski

McMULLEN, Mme Benoît, Matane

SOEURS DE LA CHARITE DU QUEBEC

SOEURS DE LA CHARITE DE QUEBEC, Québec

SOEURS DE NOTRE-DAME DU ST-ROSAIRE
Rimouski

LES URSULINES, Rimouski

Prix: \$1.50

